



# REVUE de la CORSE

ANCIENNE & MODERNE

Historique, Littéraire, & Bibliographique

## SOMMAIRE :

CLAVEL (Auguste).....	A nos abonnés, à nos collaborateurs, à nos amis.....	161
ENLART (Camille).....	Quelques monuments du moyen âge en Corse, (grav.) (IV fin).....	162
COLONNA de GIOVELLINA (Gral).....	Un Corse sur le trône pontifical; le pape FORMOSE (gravure).....	173
ALBITRECCIA (Antoine).....	Les Corses d'après l'histoire, la légende et la poésie, par J. E. Rossi (II fin).....	184
CLAVEL (Auguste).....	Le tombeau du maréchal J. B. d'ORNANO à Aubenas (gravure).....	188
BARTOLI (Franc).....	Le monument de Prosper MÉRIMÉE en Corse (grav.).....	198
COURTILLIER (Gaston).....	Une nouvelle lettre de Mérimée adressée en Corse.....	201

**LA CORSE MODERNE.** — La Corse économique : Ses richesses naturelles (IV) par Or' ZALLA. — Nouvelles bibliographiques : Sur les Chemins de la Corse, par le Dr Henry AURENCHÉ, avec préface de M. A. AMBROSI (Régulus)..... pages 81 à 84

**LA CORSE TOURISTIQUE.** — Les mœurs Corses : Aux habitants de Bocognano, par Renée HUMBERT-GLEY. — Nocturne Corse, par Dominique LECA..... pages 85 à 88

TABLE DES MATIÈRES DE LA SIXIÈME ANNÉE

DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IX<sup>e</sup> ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

COMPTE POSTAL : PARIS, 211.44.

## PUBLICATION HONORÉE DES SUBVENTIONS :

du Conseil Général de la Corse, du Syndicat d'Initiative Corse de Marseille, du Comité des Intérêts Corses de Nice, de l'Amicale Corse de Saïgon, du Syndicat d'Initiative de Corte, et d'une commune de la Corse.

Ces groupements corses, ainsi qu'un grand nombre d'Amis de la Revue, reconnaissant l'intérêt et l'utilité de cette publication essentiellement régionaliste, ont voulu la soutenir et l'encourager par un concours effectif.

UN AN : France : 12 fr. ; Etranger : 15 fr. ; le numéro : 2 fr. 50 ; Etr. 3 fr.

## La Collection de la Revue de la Corse.

Au moment où nous remettons en d'autres mains la *Revue de la Corse*, après l'achèvement de la VI<sup>e</sup> année, nous appelons l'attention de nos lecteurs sur l'intérêt de posséder la collection entière des six années écoulées.

Elles contiennent un grand nombre de travaux littéraires, aussi variés que savants, dus à d'éminents collaborateurs, qui ont apporté des éclaircissements dans les études historiques de la Corse et forment, avec les tables annuelles, un ensemble complet et homogène.

Cette collection, dont le nombre est restreint, deviendra bientôt aussi rare que l'est celle des *Annales de la Corse* qui cependant ne compte que trois années. Les numéros malheureusement épuisés (2, 7 et 8) sont du début, ont un nombre de pages beaucoup moindre, et n'altèrent pas sensiblement la valeur de l'ensemble que nous expédions *provisoirement* au prix réduit de 50 fr.

Les abonnés des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> années, qui désireront compléter leur collection, pourront se procurer les années antérieures au prix minime et *provisoire* de 10 fr. l'une. Aucun ne regrettera cette utile acquisition et nous conseillons de profiter des prix *actuels* qui ne tarderont pas à être augmentés.

## Post-scriptum

Avant que notre résolution de ne plus continuer la publication de la *Revue de la Corse* ait été rendue publique, la rumeur en était parvenue à quelques abonnés qui nous ont adressé, en des lettres trop élogieuses, d'aimables regrets qui nous ont profondément touché.

Mais ceux auxquels il semble que notre renonciation est en quelque sorte prématurée, ignorent sans doute les longues années que nous avons déjà consacrées aux publications faisant connaître la Corse.

Quinze ans avant de publier la *Revue*, nous avions déjà fondé cet *Indicateur de la Corse* qui fut le premier guide du touriste en Corse et contribua pour une large part au mouvement touristique aujourd'hui constaté. Il continue d'ailleurs à remplir son rôle incontestablement utile sous la direction de M. Raoul Vèze, le distingué secrétaire de la Compagnie des Chemins de fer départementaux à laquelle nous l'avons cédé pour mieux nous dévouer à la *Revue*, après en avoir publié *trente huit* éditions !

La décision à laquelle nous a contraint l'exorbitante élévation des prix d'impression ne vient donc qu'après

un long espace de temps pendant lequel nous n'avons cessé de faire mieux connaître la Corse, comme nous le ferons encore en conservant nos bureaux.

Cependant plusieurs questions nous ont été adressées qui pourraient l'être par d'autres et il n'est pas inutile de répondre aux unes, ou de devancer les autres, par quelques explications.

1. — Les bons amis de la *Revue*, assez aimables pour regretter notre résolution, sont presque unanimes à croire qu'il suffisait d'augmenter le prix de l'abonnement pour surmonter les difficultés. Mais pour suivre les majorations subies, c'est plusieurs fois par an qu'il eut fallu l'augmenter ! Cette solution simpliste comporte d'ailleurs de grands aléas et nous avons été le premier à regretter de ne pouvoir compter sur son efficacité !

2. — Nous conserverons nos bureaux de la rue Saint-Lazare où les correspondances qui nous seront adressées trouveront toujours l'accueil le plus attentif. Nous ne manquerons jamais de faire comme précédemment tous nos efforts pour donner satisfactions aux demandes qui nous parviendront concernant les ouvrages sur la Corse ou autres, la collection ou les années antérieures de la *Revue*, etc.









# REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE

A NOS ABONNÉS,

A NOS COLLABORATEURS,

A NOS AMIS.

En terminant la sixième année de la Revue de la Corse par cette livraison, augmentée et complétée pour ne rien laisser inachevé, nous avons le très grand regret d'annoncer à nos lecteurs notre détermination de ne plus continuer la lutte contre les difficultés matérielles, sans cesse accrues, que nous avons surmontées jusqu'ici.

La Revue, on le sait, est une œuvre de vulgarisation dont le prix est resté intentionnellement très réduit. Mais, chaque année, d'incessantes augmentations sont venues le dépasser et les dernières sont telles que nos abonnés, qui n'ont pas eu à s'en apercevoir, seraient surpris de leur importance. Cette fois encore, nous avons dû les subir, mais nous ne pouvons à nouveau nous exposer à des risques dont l'amabilité de quelques syndicats et la générosité des amis de la Revue ne suffisent pas à nous épargner les conséquences.

Nous aurons eu la douce satisfaction de trouver, dans l'accomplissement périodique de ce travail historique et littéraire, un véritable attrait patriotique. Aussi n'est-ce pas sans un sentiment de tristesse qu'il nous faudra quitter le navire que nous avons dirigé, non sans succès, malgré les écueils et les vents opposés, pendant six années entières, durée sensiblement plus longue que celle de toutes les précédentes publications corses de même genre.

Mais que nos lecteurs se rassurent, l'œuvre régionaliste dont l'influence s'est fait manifestement sentir, ainsi qu'en témoignent tant de lettres élogieuses émanant d'une élite intellectuelle, n'aura pas à souffrir de ce renoncement.

En présence de notre décision, pénible mais irrévocable, quelques esprits cultivés, parmi les Corses habitant Paris, se sont émus à la pensée de voir disparaître une publication qui avait suscité une heureuse émulation pour les études corses et ils ont résolu, sur notre proposition, d'assumer la charge, coûteuse mais patriotique, d'en assurer la continuation.

Afin de lui maintenir l'honorabilité littéraire qu'elle a toujours conservée, ils se sont adressés à la personnalité Corse assurément la mieux qualifiée en priant M. Ambrosi-A., professeur au Lycée Louis-le-Grand, de leur prêter un concours que ne pouvait leur refuser le savant historien de la Corse, qui dirige avec tant de succès, depuis quinze années, le Bulletin de la Société des Sciences.

La Revue de la Corse ne pouvait passer en de meilleures mains et nous sommes heureux d'un choix donnant l'assurance qu'elle sera dignement continuée et que sa bonne tenue littéraire, comme sa valeur historique, ne périront pas.

Il nous est particulièrement agréable de témoigner ici toute notre gratitude à ceux dont le concours nous a été non seulement précieux mais indispensable : aux amis de la Revue, aux abonnés du

début dont la fidélité et les encouragements ont été notre meilleur soutien, aux collaborateurs érudits dont le talent nous a permis de maintenir à la publication son intérêt et sa dignité, et qui nous ont donné tant de preuves de sympathie personnelle et de dévouement à l'œuvre commune. Nous aurions pu, en leur exprimant nos adieux, répéter le vers cité par Boswell :

Quod potui feci, faciant meliora potentes,  
mais nous avons la conviction que nos successeurs, en trouvant préparé le sillon que nous avons laborieusement creusé, sauront rendre plus fertile encore le champ si vaste des études historiques et économiques de la Corse.

Aug. CLAVEL.

## ETUDES ARCHÉOLOGIQUES

### Quelques monuments du moyen âge en Corse (1)

#### L'architecture civile

L'architecture civile n'a laissé de vestiges importants et intéressants qu'à Bonifacio. C'est d'abord le plan assez régulier et peu altéré de cette ville.

Elle est divisée en une basse ville, non défendue et en deux quartiers ayant chacun leur enceinte. Celui de la citadelle ne conserve d'ancien que ses deux églises ; on ne peut en restituer le plan d'ensemble. L'autre quartier, qui s'y relie par un isthme et qui occupe un second plateau, semble avoir été bâti d'un jet au XIII<sup>e</sup> siècle, en même temps que la basse ville ou quartier du port. Les remparts, en grande partie refaits au XIII<sup>e</sup> siècle, conservent du Moyen Âge des courtines flanquées de tours rondes, des fossés et chemins de ronde taillés dans le rocher et l'escalier de 124 marches dit « du roi d'Aragon » taillé dans la falaise à pic, au pied du donjon.

Ce donjon, « il *torrione* », énorme tour cylindrique de 24 mètres de haut, commandait le détroit. Il pouvait remonter au XII<sup>e</sup> siècle ou au XIII<sup>e</sup> ; on a eu la sauvagerie de le démolir en 1900 (2). La citadelle ne renferme plus qu'une caserne ; la ville basse s'est agrandie et altérée ; la ville haute garde son plan primitif.

Vers l'ouest, une porte donne directement accès sur la place du fondaco (piazza del fondaco) qui ressemble à une large rue et dont partent vers l'ouest la rue saint Dominique allant à la citadelle et la rue du Châtelet (via del Castelletto) aboutissant à la place de ce nom, contiguë aux remparts. Dans la rue St Dominique est l'Hôtel Dieu, qui garde des vestiges de sa construction première, au XIII<sup>e</sup> siècle.

(1) Suite, Voir à partir du n° 33 (MAI-JUIN 1925)

(2) Cette démolition aurait été exécutée pour des raisons d'ordre stratégique,

De l'autre côté de la place du Fondaco, quatre rues droites assez étroites se dirigent vers l'est et divisent régulièrement la haute ville, ce sont du nord au sud, la rue Longue, la rue du Palais, qui passe entre l'hôtel de ville et la loge attenante à l'église principale ; une rue de l'Archivolte qui longe la façade sud de l'église et de la loge ; enfin la rue Doria aboutissant à une porte. Quelques voies perpendiculaires réunissent ces artères entre elles et au chemin de ronde, dit *toricella*.

Du palais municipal, il ne subsiste plus qu'une partie du rez de chaussée avec deux arcades en tiers point, dont l'une est bouchée. Ces arcades ne sont pas extradossées et reposent sur des piliers à angles coupés. Une corniche d'arcature les surmonte.

La plupart des maisons anciennes ont pareillement une de ces corniches sur le rez-de-chaussée ; les arcs y sont tous en tiers point. Les étages supérieurs, généralement au nombre de deux, sont couronnés de tablettes chanfreinées ou de moulures en quart de rond surmonté d'un filet. Ce profil règne le plus souvent dans les impostes et corbeaux.

Dans une maison qui fait face à l'abside de Sainte Marie Majeure, les profils de corbelets de la corniche forment une sorte de doucine fort élégante, du XIII<sup>e</sup> siècle probablement. Le même profil existe déjà au *clocher vieux* de Chartres.

Cette maison et le palais Aldrovandi, à l'est de la rue Doria, ont au rez-de-chaussée deux arcades surbaissées qui donnaient accès à des boutiques.

Ces deux maisons et une troisième, rue du Fondaco, ont seules gardé des fenêtres anciennes plus ou moins altérées.

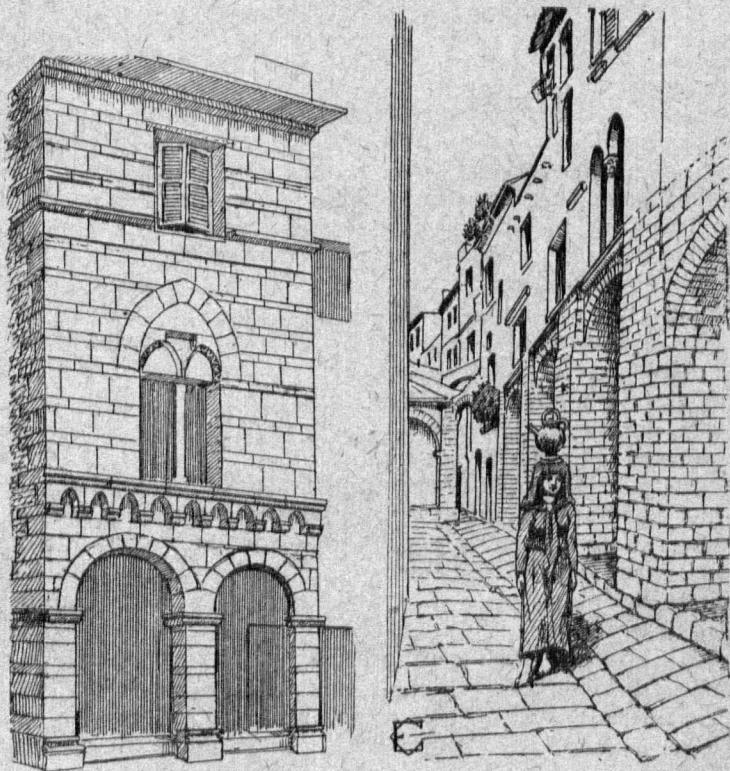
La rue de l'Archivolte est une « rue couverte ». Le côté qui regarde le nord conserve une suite d'arcades surbaissées qui abritaient les passants et les marchandes au panier. Plus loin, un rez-de-chaussée conserve son ancienne ordonnance avec des portes jumelles à linteaux portés sur corbeaux de profil faiblement évidé. Au-dessus, une fenêtre géminée à colonnette centrale a été récemment bouchée. La même rue en conserve une semblable, qui est la seule fenêtre ancienne intacte de Bonifacio. Sa double baie en tiers point retombe sur une colonnette dont le chapiteau s'orne de deux rangs de feuillages.

La maison qui fait face à l'abside de Sainte Marie conserve une console romane qui semble avoir soutenu une gargouille, et a deux anciennes fenêtres bouchées, l'une en plein cintre, à l'étage supérieur ; l'autre à l'étage intermédiaire, géminée avec linteau orné de deux tympans en plein cintre. Ces fenêtres pourraient passer pour romanes, mais la corniche du rez-de-chaussée ne saurait, nous l'avons vu, être antérieure à la fin du XII<sup>e</sup> siècle.



Le premier étage du palais Aldrovandi a une grande fenêtre en tiers-point dont le tympan plein reposait sur une colonnette, aujourd'hui disparue, et sur deux arcs de même tracé ornés à l'intrados de fleurettes en pointe de diamant, comme les baies du clocher de Saint Dominique.

Une maison de la rue du Palais ne garde de son architecture primitive qu'un cordon en larmier, d'un assez beau profil qui peut dater du XV<sup>e</sup> siècle.



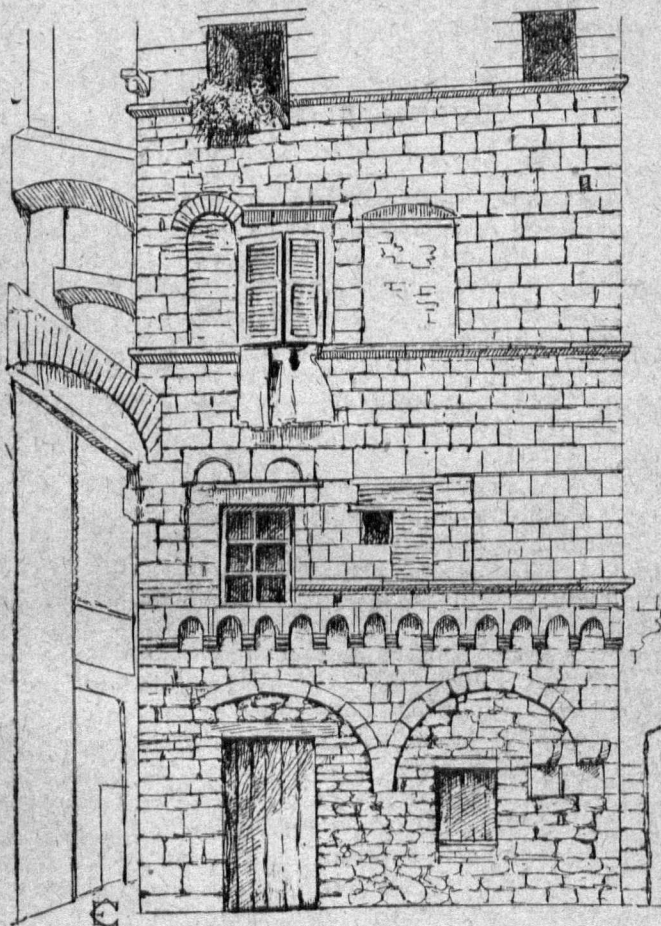
Place Doria      MAISONS ANCIENNES      Rue de l'Archivolte

L'architecture civile des périodes suivantes se ressent de la misère du pays. Quelques maisons anciennes existent encore à Bocognano ; l'une d'elles conserve d'assez beaux profils du XIII<sup>e</sup> siècle, rappelant ceux de Viterbe, et à Sartène.

Les maisons de Sartène sont du XVI<sup>e</sup> siècle et deux portes de Bocognano ont des inscriptions de la même période. De part et d'autre, l'absence d'ornements est absolue ; la seule moulure connue semble être le biseau.

On montre à Bonifacio la maison où Charles Quint habita en 1541. C'est la demeure d'un riche bourgeois qui a sa sépulture à Saint-François.

La maison est absolument dépourvue d'architecture, à part le très élégant chambranle de sa porte d'entrée, sculpté dans



Maison de la rue de la Madonetta

le travertin avec une habileté consommée, le morceau est unique dans la ville, tandis que les vieux quartiers de Gênes abondent en portes du même style. Je ne saurais douter que cet encadrement ait été commandé et sculpté à Gênes.

L'angle des montants est orné d'une petite torsade et deux élégantes consoles moulurées soutiennent le linteau sculpté.

Le décor de ce linteau comporte un chrisme couronné acosté de deux vases d'où sortent des rinceaux encadrant deux initiales en majuscule gothique : I. C. ; aux extrémités se voient deux blasons au lion rampant entourés de riches lambrequins et timbrés d'un heaume ayant pour cimier une gracieuse figurine d'anges. Ici comme au tombeau de Jean de Zicavo à Bonifacio, la répétition identique d'un même blason encadre donc le motif central.

## Eglises secondaires de la citadelle de Bonifacio

Ces églises désaffectées sont au nombre de quatre : *Saint-Barthélemi*, qui n'a aucun intérêt, semble dater du XIV<sup>e</sup> siècle. *Sainte Madeleine* du XIII<sup>e</sup> siècle ou du XIV<sup>e</sup>, très pauvre et très mutilée, ressemblait à Saint-François mais n'avait pas de voûte ; *Saint Jacques*, et *Saint François* offrent plus d'intérêt.

Saint Jacques, qui ne mesure pas trente mètres de long, semble conserver le plus ancien morceau d'architecture religieuse de la ville et fut agrandi lors de la construction de Saint Dominique. Ce petit édifice s'élève entre l'entrée de la citadelle et l'emplacement du gros donjon circulaire détruit en 1900. Ce donjon, que l'on attribuait au marquis Boniface (IX<sup>e</sup> s.) mais qui rappelait celui de Châteaudun, pouvait être l'œuvre des Templiers et Saint Jacques, qui s'élevait tout auprès, peut avoir été leur première chapelle.

Cette petite église, transformée en manutention militaire, est très défigurée. Elle comprend une abside, une nef dont la voûte a disparu, et des bas côtés. Ses quatre travées ont des arcades simples en plein cintre et des piliers carrés. Les bas côtés dans la travée de l'est, ont des voûtes ; celle du nord, en berceau tracé en anse de panier, n'est pas primitive ; celle du sud est en demi-berceau, de deux tracés et de deux dates, et l'un de ces deux morceaux est ancien. C'est un curieux témoin de la disposition primitive de l'église du XII<sup>e</sup> siècle qui a dû avoir une nef voûtée en berceau et des collatéraux à demi-berceaux, système employé d'abord en Auvergne, imité en Provence et dont ce monument est sans doute l'exemple le plus méridional (1).

La partie occidentale de l'église n'est pas antérieure au XIII<sup>e</sup> siècle. Sa façade est percée d'un portail en tiers point et d'une rose. Une croix grecque non pattée se détache sur la clef de l'arc du portail ; c'est le seul ornement.

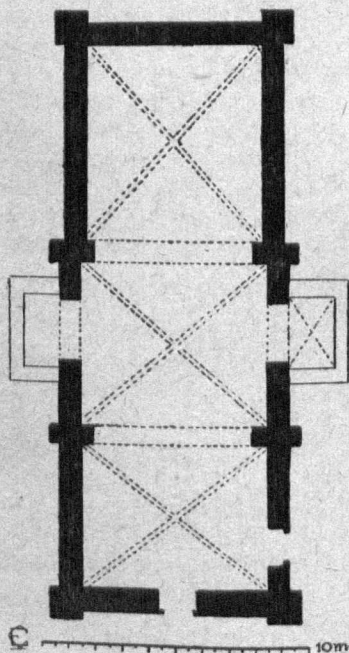
(1) Des collatéraux à demi-berceaux existent aussi à la cathédrale de Mofetta et à l'église abbatiale du Mont Sainte Croix en Chypre. Ils accompagnent une nef voûtée d'une série de coupoles.



Au sud de la travée orientale de l'église, on vint accoler à la même époque une grande chapelle formant comme un bras de transept. Elle comprend une abside et une travée carrée voûtée d'ogives. Ces ogives sont formées d'un simple boudin et retombent sur des colonnettes. Seules la chapelle et la façade ont des contreforts et ils sont semblables à ceux de Saint Dominique et de Saint François.

## Eglise Saint François

L'église Saint François de Bonifacio est la plus méridionale de la France. Elle s'élève en effet dans la citadelle, à l'extrémité de la presqu'île qui porte la ville. Elle faisait partie d'un couvent.



Plan de l'église  
de Saint François de  
Bonifacio



Tombeau de l'évêque Spinola

Le couvent a été rebâti pour la dernière fois au XVIII<sup>e</sup> siècle ; il en reste des bâtiments délabrés et un cloître en ruines qui semble remonter au Moyen Age mais dont l'architecture est si rustique qu'il serait téméraire de lui assigner

une date. Ce cloître, voûté, devait être assez grand. Il s'étend au nord-est de l'église et il n'en reste qu'une partie des faces sud et ouest, à demi enterrées et utilisées en partie comme caveaux dans le cimetière.

L'église, aujourd'hui chapelle du cimetière, est d'une extrême simplicité. Elle est construite en pierre de taille avec appareil alterné.

Elle comprend un chevet rectangulaire et une nef de deux travées, le tout voûté d'ogives. Le sanctuaire est un peu plus bas que la nef, dont l'arc doubleau central retombe sur des pilastres. Le profil des ogives est prismatique. A l'extérieur, les contreforts peu saillants et sans ressaut se couronnent d'une tablette chanfreinée qui continue la corniche. Une porte rectangulaire sans ornement s'ouvre dans la façade ; les fenêtres sont du même tracé et de la même simplicité.

Devant les marches du sanctuaire, une magnifique dalle funéraire en marbre blanc fait contraste avec la simplicité de l'Eglise ; c'est le tombeau de Ranuccio Spinola, évêque d'Ajaccio, mort en 1457. Ce monument a certainement été exécuté en Italie ; il est d'un bon style et d'un beau dessin.

La figure de l'évêque en demi-relief, de grandeur naturelle, s'encadre sous un arc feuillu, tracé en accolade et porté sur des colonnettes à fût en torsade.

Deux blasons mitrés flanquent le fleuron du couronnement ; sur le rebord on lit ces vestiges d'épithaphe :

HIC REQUIESCIT REVERENDUS IN XPO PATER DNS. RANUCCIUS DE SPINOLIS DES (gratia) EPISCOPUS...ES...ANNO DNI. M. CCCC. LVII, DIE XVII. AUGUSTI.

Deux petites chapelles ont été ajoutées après coup au nord et au sud de la travée de l'est, elles forment comme un transept. Celle du nord a une voûte en berceau ; celle du sud a une voûte d'arêtes. Au XVII<sup>e</sup> ou XVIII<sup>e</sup> siècle, de lourdes corniches de plâtre en doucine, hors d'échelle et trop saillantes pour les retombées, ont été plaquées sur les impostes des pilastres, qui devaient avoir le profil en quart de rond de celles de Saint Dominique, de Saint Jacques, de la Loge et de Saint Julien.

## Sainte Lucie de Tallano Eglise Saint François

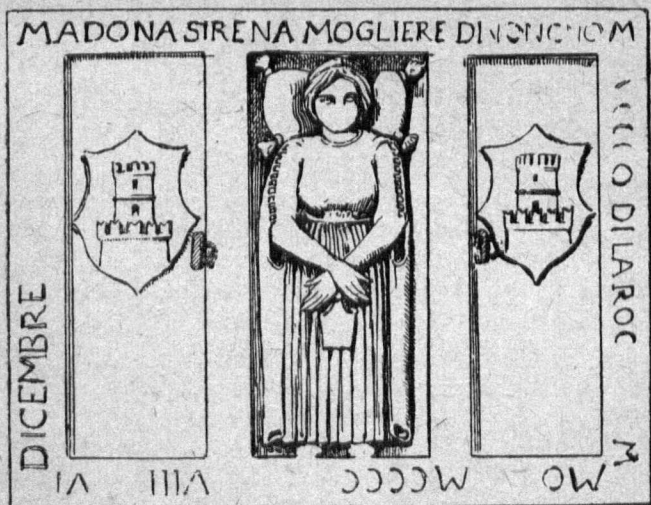
La « piève » d'Attala était un ensemble d'habitations épar-  
ses dont l'église paroissiale était Saint-Jean, construction  
romane abandonnée, qui se dresse encore au sommet d'une  
colline boisée. Du vocable de cette église Saint-Jean dérive  
sans doute le nom de *Giovannali*, donné à une secte héréti-

que célèbre dans les annales Corses et dont ses paroissiens furent les principaux zéloteurs.

On sait comment les *Giovannali* furent exterminés au XIII<sup>e</sup> siècle. De ce massacre date la ruine de l'église de Carhini et probablement celle de Saint-Jean de Tallano.

La paroisse de Sainte-Lucie forme le centre du bourg de Tallano que domine l'église Saint-André. Toutes deux sont modernes. A l'écart du bourg, près de la route de Levie se dresse une construction de pierre massive et imposante, c'est le couvent de Saint-François, autrefois contigu au château seigneurial, qui a disparu.

Ce château était la demeure de personnages illustres dans l'histoire de la Corse, la famille de Giudice della Rocca.



Metri 10

Dalle funéraire de Donna Serena

Les bâtiments conventuels, en train de devenir une ruine, ne manquent pas de caractère dans leur simplicité et rappellent Saint-Julien près Bonifacio, mais rien ne prouve qu'ils soient antérieurs au XVII<sup>e</sup> siècle.

A cette date, la nef sans voûte de l'église fut remaniée et pourvue d'un imposant clocher; la charpente apparente disparut sous un plafond.

Le sanctuaire est de plan carré et couvert d'une voûte sur croisée d'ogives à arêtes abattues. A la clef de cette croisée, un médaillon rond, serti d'une torsade, encadre la figure de l'Agneau Crucifère; les ogives retombent sur des consoles grossières, représentant des têtes de moines.



La date du monument est donnée par une inscription, gravée sur une plaque de marbre et surmontée des armes parlantes des fondateurs : la balance de la Justice posée sur un donjon (rocca). Une couronne de feuillage et de fruits encadre ce blason ; l'inscription est ainsi libellée :

QUESTO MONASTERIO DE SANCTO FRANCESCHO HAVE  
FATO FARE LO MAGNIFICO SIGNORE RINUCCIO DE LA  
ROCHA, FILIUS QUONDAM JUDICE (sic) PRO SUA DEVO-  
TIONE, ANNO DOMIN. 1492, DIE 16 MADI.

Une autre dalle porte l'inscription commémorative de la consécration :

NEL 1593, FU CONSECRATTA QUESTA JESA DI SANTO  
FRANCESCO DI TALANO A DI 3 DI OTTOBRE, DAL MOLTO  
ILLUSTRE REVERENDO MONSIGNOR JULIO JOSTIGNANO  
VESCOVO DI AIACO.

L'autel et la décoration du chœur sont modernes, comme l'arrangement de la nef et le clocher. Une autre inscription donne la date de ces travaux :

HOPERA FATA DA MONSIGNOR HIPOLITO PELLAR-  
GALUS, PER ORDINE DEL REVERENDO PADRE BONAVEN-  
TURA LEVIA, G<sup>no</sup> SOTTO LA DIRECTIONE DEL SIGNOR  
CAPITANO FRANCO GIACUMONE DI SANTA LUCIA, A  
CONTO DEL CONVENTO, 1627.

Le bénitier de marbre blanc, porté sur un fût de granit cylindrique, est une vasque demi-sphérique bordée d'une cordelière franciscaine qu'encadre une gorge peu profonde. Le blason de Giudice della Rocca interrompt la cordelière. C'est un écu dont la partie haute forme deux angles droits, tandis que les autres blasons sont arrondis, du haut, à la façon d'Italie. (1)

Sous l'arc triomphal est creusé le caveau seigneurial fermé d'une dalle de marbre blanc que deux anneaux de fer permettent de soulever.

Cette dalle est un travail génois, portant à son centre l'effigie couchée d'une dame en costume du XV<sup>e</sup> siècle, à moitié de grandeur naturelle et en relief atténué. Sur le cadre saillant on lit les restes de l'épithaphe :

MADONA SIRENA, MOGLIERE DI... ACCO DE LA ROCCA... IM..  
MO... MCCCCLXXXIII A DI VI DECEMBRIS

La figure est traitée avec une certaine habileté, mais dans

---

(1) Cette vasque ressemble à celle de Folleville (Somme) que l'on sait importée de Gênes.

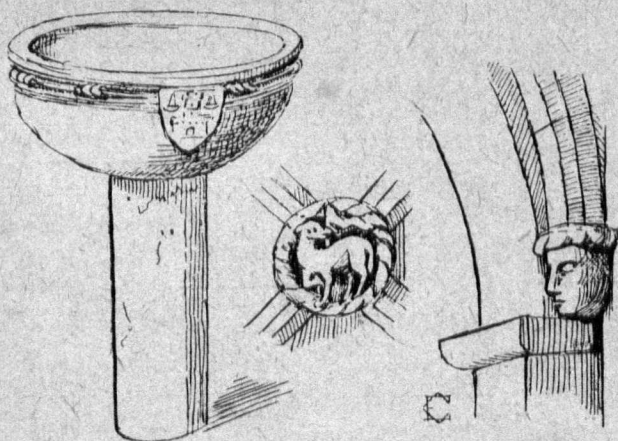
des proportions trapues qui lui donnent l'aspect d'un enfant. Le visage, malheureusement, est très usé.

Donna Serena était fille de Ranerio Guidice della Rocca et femme du célèbre Vincentello d'Istria.

De belles stalles de noyer de la fin de la Renaissance garnissent les trois parois du sanctuaire. Elles sont d'une ordonnance simple et élégante.

Dans la sacristie qui s'adosse au chevet, on remarque une immense armoire à deux corps, quatre vantaux et de multiples tiroirs et planchettes à tirage, elle est en bois de noyer, ornée de sculptures, de caissons ou cartouches et de quelques incrustations. La date semble voisine de 1600. La provenance continentale de ces belles boiseries ne semble pas douteuse.

Malheureusement, loin d'en assurer la conservation, les habitants et les passants les ont à plaisir salies et mutilées.



Bénitier en marbre blanc et détails de l'intérieur

Plus précieux encore, trois retables gothiques, ne sont guère mieux gardés.

Ces trois retables peints du XV<sup>e</sup> siècle, sont conservés dans l'église depuis sa fondation. Ils sont actuellement dans des chapelles latérales de la nef mais ils ont dû surmonter le maître autel et les deux autels qui accostaient primitivement l'arc triomphal.

L'un d'eux représente le Couronnement de la Vierge et porte cette inscription :

HOC OPUS FECIT FIERI DOMINUS RENUXO DELLA ROCCA. ANNO

La date est effacée, mais il s'agit évidemment de Ranuccio fils de Giudice della Rocca et fondateur de l'église. L'ortho-

graphe de son nom diffère de celle de l'inscription génoise ; l'emploi de l'*x* semble procéder d'une habitude espagnole et le style du tableau paraît catalan.

Les deux retables latéraux représentent la Crucifixion, l'un dans le même style catalan, avec un soubassement (*predella*) où figurent le Christ de Pitié, la Vierge en majesté et les Évangélistes. D'autres saints et saintes accostent le groupe de la Crucifixion. L'autre tableau d'une coloration différente, montre le Christ en croix entre la Vierge et Saint Jean et son style rappelle le nord de la France ou la Flandre.

Ces trois retables sont peints sur toile marouflée et encadrés d'une bonne architecture flamboyante en bois doré.

Ils ont un analogue dans le retable de l'église de la citadelle de Calvi qui représente la légende de saint Jean Baptiste.

## CONCLUSION

Les pages qu'on vient de lire ne sont que de modestes notes prises au cours de deux voyages en Corse, mais j'estime qu'elles complètent celles de Mérimée et de Jules de Laurière ainsi que le livre estimable de C. Arus.

En effet, si l'architecture romane de la Corse avait été déjà bien étudiée, l'existence même de son art gothique restait inconnue des continentaux. Peut-être une exploration patiente de la Corse en révélerait-elle d'autres vestiges, mais il est douteux qu'ils présentent quelque importance et quelque beauté.

Ces notes suffisent toutefois à montrer que le style gothique de la Corse fut un compromis entre l'art purement français et son interprétation italienne et qu'il fut surtout génois depuis le XIII<sup>e</sup> siècle jusqu'au XVI<sup>e</sup>. Si cet art n'est pas de premier ordre ; il n'en est pas moins très intéressant à Bonifacio et curieux ailleurs. Il a aussi le mérite d'être rare.

L'architecture civile de cette époque, représentée dans la ville génoise par des maisons ou vestiges de maison, offre de forts gracieux modèles et le plan de la vieille ville est un autre curieux témoin de l'urbanisme au XIII<sup>e</sup> siècle.

Les mêmes remarques peuvent s'appliquer aux quelques spécimens de l'art de la Renaissance conservés en Corse. Il en est de charmants : le tombeau de Jean de Zicavo et la porte de tabernacle de Sainte Marie à Bonifacio, mériteraient d'être moulés pour le Musée de Sculpture Comparée.

Quant à l'effigie de Donna Serena à Tallano, c'est un souvenir historique du plus grand intérêt, qui mériterait beaucoup plus de sollicitude et d'égards.



Il faut bien dire que l'âme corse, si noble par ailleurs, est peu portée aux émotions d'art et peu curieuse de beauté plastique. Depuis la cathédrale de Mariana jusqu'aux statues de Napoléon à Ajaccio, la plupart des œuvres d'art de la Corse ont été conçues et exécutées par des continentaux.

Elles n'en forment pas moins un patrimoine intéressant pour la Corse, puisque ces œuvres ont été créées pour répondre à son idéal ou simplement à ses goûts, et pour perpétuer les souvenirs de son histoire et pour honorer ses enfants.

Je ne me fais pas l'illusion de croire qu'il ne reste beaucoup à dire sur les monuments de la Corse après la modeste contribution de l'ami continental que je suis.

Ce que je souhaiterais, c'est qu'une étude soit entreprise pour déterminer ce qui, dans l'art romain, appartient aux étrangers et ce que nous devons du même art aux Génois. Je souhaiterais aussi la publication d'une statistique complète des œuvres d'art, meubles et immeubles, de la Corse avec une série de belles reproductions des principales, dont le nombre est limité, et des figures exactes des autres. Parmi les nombreux amis de cette admirable contrée, il en est de généreux et qui ont les moyens de l'être. Que ceux là me permettent de leur signaler un service à rendre aux souvenirs de la Corse, à tous ceux qu'elle attire ; à ceux qui, l'ayant visitée, se sont pris, comme moi à l'aimer.

Camille ENLART.

Membre de l'Institut.

---

## LES CORSES CÉLÈBRES

---

### Un Corse sur le trône pontifical

**Le pape FORMOSE** (891-896)

#### I

#### *L'Enfance — L'Épiscopat*

La Corse ne peut revendiquer qu'un pape, Formose. Mais ce pape, dont l'Eglise, équitable, devait plus tard faire un Saint, (1) aura été unique de toutes les façons : par sa patrie d'origine, par le nom, par l'extraordinaire adversité subie.

Si ce 113<sup>e</sup> successeur de Saint-Pierre n'a pas été crucifié comme le Prince des Apôtres, il a du moins connu de son vivant et surtout après sa mort, du fait de deux autres pontifes, les injustices les plus grandes, les outrages les plus immérités et les plus exceptionnels.

---

(1) C'est d'après Simidèi que nous mentionnons la canonisation du pape Formose. mais nous devons avouer avoir inutilement cherché son nom sur la longue liste de Saints donnée par Mas-Latrie dans son « Trésor chronologique d'Histoire. »

Né vers 816 au pauvre et rustique village de Perello près de Vivario (2) d'un père nommé Léon, appartenant à une famille distinguée, le futur pape eut de bonne heure une existence tourmentée. C'était au plus fort des invasions arabes, des débarquements de Sarrasins devenus périodiques dans l'île et, fuyant les terribles Infidèles, les malheureux habitants se réfugiaient en masse sous l'égide du pape qui était alors Léon IV.

En 852, nous dit l'histoire des Corses de M. le professeur Ambrosi, dans la cité Léonine qui, depuis 847, constituait le retranchement de la ville contre une invasion. Parmi les quatre mille familles, chiffre auquel on a évalué ces réfugiés (3) se trouvait celle de l'évêque de Sagone Donato, celle précisément du jeune Formose, du bel enfant promis à de hautes destinées et que la Providence avait généreusement doué, non seulement des avantages physiques auxquels il dut son nom (4), mais des qualités morales qui, avec ses vertus, devaient, une quarantaine d'années plus tard, en septembre 891, faire de lui le chef de la Chrétienté.

C'est à Porto (Porto Romano à 18 kilom. de Rome) que Formose vécut d'abord et grandit. « Plus avancé en âge et encore plus en vertu chrétienne » a écrit Simidei, il se consacra à Dieu, prononça ses vœux et, comme religieux des *Chanoines réguliers du Latran*, s'acquit avec le temps une telle réputation de science et de piété qu'en 864 l'illustre pontife Nicolas le Grand, juste appréciateur de ses rares mérites, le créa prêtre cardinal, évêque de Porto et l'envoya en qualité de légat apostolique prêcher le christianisme dans le royaume de Bulgarie. Cette mission, qu'il sut rendre rapidement fructueuse lui fit le plus grand honneur par le nombre et la qualité des conversions — (celle notamment du roi Michel Boris ou Bogoris).

Pendant cette période de succès, « de renommée glorieuse » pour le jeune prélat, le pape Nicolas mourut et après lui son successeur Adrien II. Le trône pontifical échut à

(2) Gatti di Vivario, arr. de Corte. Le hameau de *Li Perelli* se trouve encore sur la carte du service géographique de 1824.

(3) D'après Mgr Girolami Cortona, les Corses colonisèrent d'abord Ostie et Porto dès 829, mais là un ennemi, aussi formidable que les Sarrasins, la malaria, les obligea à remonter le fleuve jusqu'à Rome (852-855). Léon IV leur distribua des secours et leur accorda toutes sortes de privilèges.

(4) Venne da suoi genitori nominato Formoso dal' eleganzia del volto e bellezza del corpo (A. F. Colonna, cité par Simidei). . . . . Pulchrum nomen Formoso puero impositum ob elegantiam formae et venustatem corporis verisimile est (Giacconius, cité par le même).

Jean VIII « uomo aspro di genio e severissimo per natura » nous dit encore Simidei. Les malheurs allaient commencer pour Formose.

Avec le caractère dur et impulsif du nouveau pape, celui de Formose, tout de modération, de bienveillance et de douceur, ne pouvait évidemment sympathiser. Des heurts devaient fatalement se produire. Que ce fut timidité ou houderie, crainte de son terrible maître, Formose cessa de paraître à la Cour romaine et se confina dans son diocèse, malgré les instances réitérées du Souverain Pontife. C'est alors que celui-ci, profondément irrité de son attitude réservée, de ses réponses dilatoires, prit contre l'évêque récalcitrant, *senz' altro riflesso*, dit Simidei, les sanctions draconiennes que l'on va voir.

Mais cet écrivain ne raconte-t-il pas les choses à sa façon : l'explication ne serait-elle pas un peu simpliste ? D'après le manuscrit « Colonna Sagra » de notre parent l'archidiacre, on voit au contraire Formose remplir diverses missions lointaines, et avec succès. En 873 la deuxième année de son pontificat, Jean VIII l'envoie avec Gauderic, évêque de Velletri, comme légat apostolique auprès de Louis II, roi de Germanie. Une autre fois, après la mort de ce dernier, en 875, l'évêque de Porto avec trois autres prélats, ceux de Velletri, d'Alatri et de Sienne ne fait-il pas partie de la mission « très honorifique » que le pape députe auprès de Charles le Chauve pour inviter ce souverain à venir à Rome, demeure des Apôtres. « *ad limina apostolorum* » ?

C'est en 875, le jour de Noël, dans la basilique de St-Pierre que le roi de France Charles le Chauve reçut, en grande pompe, des mains du Pape Jean VIII, la Couronne Impériale. Y a-t-il un rapprochement à faire, une corrélation, entre ce couronnement solennel par le souverain pontife et une grave faute politique ou autre qu'aurait commise Formose ? En tout cas, le 2 Juillet suivant, brusquement, ce dernier était déposé, dégradé, obligé de jurer qu'il renonçait pour toujours à son siège et qu'il se résignerait désormais à la communion des simples laïcs. Enfin banni à jamais de Rome, il était conduit en France, prisonnier. Il est vrai qu'une autre version dit simplement qu'il s'y réfugia.

D'après le texte du manuscrit « Colonna Sagra » dont M. le chanoine Ricci a bien voulu nous communiquer un extrait, le cardinal Baronius a déclaré ignorer la vraie cause de cette condamnation et persécution « sur laquelle on a dit bien des choses ». On y lit également qu'un autre écrivain, (d'ailleurs moins connu) attribue cette disgrâce au ressentiment du Pape

ne pardonnant pas à l'évêque certaines critiques et remontrances et le traitant en rebelle. (5).

Selon la Grande Encyclopédie, le motif serait que Formose prit ou fut accusé d'avoir pris part à un complot tramé par le parti allemand contre Charles le Chauve et contre le pape Jean VIII qui l'avait couronné (6). L'excommunication encourue à ce sujet, confirmée par deux Conciles, ou plutôt deux Synodes, celui de Rome (7) en 876 et celui de Troyes en 878, (8) ne fut levée qu'aux conditions, imposées sous serment, qu'on vient d'énumérer.

Relevé de ce serment, en 883; par le pape Marin I (qu'on appelle aussi Martin II) et rétabli dans ses fonctions épiscopales, Formose les exerça « saintement », sous ses successeurs Adrien III et Etienne II, et enfin, suprême réparation, à la mort de ce dernier montait sur le trône pontifical.

## II

### *Le pontificat*

Au moment de son élection, Formose trouvait l'Italie en guerre, une guerre terrible entre le Nord et le Sud. Obligé de tenir compte du format de la *Revue* nous allons nous borner à un rapide résumé.

Le défunt pape, le faible Etienne V, avait cru servir les intérêts du Saint Siège et lui trouver un protecteur en reconnaissant comme empereur et en sacrant Guido, l'ennemi de Bérenger et des Allemands, Guido III le puissant duc de Spo-

(5) Il Cardinal Baronio scrive che la causa certa e vera non si sa per la quale Formoso fosse in tal guisa condannato e patisse siffatta persecutione, mentre che di Formoso diverse cose si dicono. Ma Severino Binio. *in conciliis generalibus*, tomo 3, scrive che per essere stato correato et ammonito Papa Giovanni di Cose mal fatie, dal Cardinal Vescovo Formoso Corso, stimo che come ribello dovesse essere tolto dall'honore e dignità episcopale.

(6) Cette explication est d'autant plus vraisemblable que A. F. Colonna cite les comtes Albéric et Lambert et le « *nomenclatore* » Grégoire comme ayant été excommuniés et emprisonnés en même temps que Formose et comme ayant ensuite bénéficié des mêmes mesures de clémence.

(7) Tout le monde est d'accord pour le second concile synodal mais pour le premier il y a lieu de remarquer que si certains auteurs (Bibliographie Universelle, Dictionnaire de théologie catholique) le situent à Rome (Panthéon), la Grande Encyclopédie le mentionne comme ayant eu lieu à Ponthion, autrefois une des principales villes des rois et ducs d'Austrasie ; ruinée une première fois par les *grandes compagnies* en 1358, elle le fut définitivement par Charles-Quint en 1544. Ce n'est plus maintenant qu'une modeste commune du département de la Marne, arr. de Vitry-le-François.

(8) A ce second concile le Pape réitéra la sentence ; Formose en habits laïques, accroupi aux pieds de Jean VIII, dut écrire sous sa dictée l'engagement de supporter jusqu'à sa mort la dégradation et l'exil.



lète descendant de Charlemagne, qui s'appuyait sur les Français et après avoir avec leur aide, gagné une grande bataille à la Trébbie, s'était déjà fait couronner roi d'Italie à Pavie (889). Mais voulant mettre le comble à la fortune de sa famille (1) il commit la maladresse de forcer le nouveau pape, en février 882, à couronner aussi son fils Lambert.

Formose, en effet, plus remuant qu'Etienne V, nous explique l'Histoire d'Italie de Zeller, ne voulait pas d'un maître héréditaire et tenait à défendre le patrimoine de St-Pierre contre la dynastie de l'ambitieux Guido. Il fit donc appel à son rival Bérenger I, l'ancien duc de Frioul, autre carolingien et également en ligne féminine (2) qu'une diète des seigneurs et des évêques de Lombardie avait élu roi d'Italie en 885. Celui-ci battu, appela à son tour son parent Arnulf, ou Arnoul, roi de Germanie, neveu bâtard de Charles le Gros et, après la déposition de celui-ci, son successeur.

Alors, au milieu des horreurs et des excès commis par la soldatesque teutonne, Bérenger rentra triomphant à Pavie, tandis que le malheureux Guido mourait d'une hémorragie sur les bords du Taro (894). Mais le roi germain prétendait se faire payer ses services de la couronne impériale devenue vacante. Il reparait en 896, marchant cette fois sur Rome et épouvantant les populations sur son passage. La Ville Eternelle est prise par lui, des exécutions capitales ont lieu et c'est au milieu de la terreur générale qu'Arnoul, parodiant son ancêtre Charlemagne, se fait couronner empereur par Formose qu'il vient de rétablir contre les partisans de l'anti-pape Sergius (3). Ce couronnement, imposé par les circonstances devait, hélas ! lui être âprement reproché.

Si la situation dont Formose avait hérité à son avènement était des plus difficiles au point de vue politique (et il devait en être ainsi tout le temps de son règne de quatre ans et demi) elle l'était tout autant au point de vue religieux.

Près de lui, il y avait le diacre Sergius, un ennemi acharné, un concurrent à la tiare évincé, candidat d'un parti, celui des comtes de Tusculum, et qui ne devait jamais pardonner son élévation au pape actuel. A un moment même, il était parvenu à le chasser de Rome.

---

(1) Fortune bien éphémère : le père est blessé mortellement deux ans après et son fils, en 898, mourra d'un accident de chasse.

(2) Charlemagne; par sa petite fille Adelaïde fille de Pépin roi d'Italie, et mariée à Guido II duc de Spolète, était le bisayeul de Guido III dont nous nous occupons. Par son autre petite fille Gisèle, fille de Louis le Débonnaire, mariée à Eberard, duc de Frioul, Charlemagne l'était aussi de Bérenger.

(3) Dans le serment que les Romains prêtèrent à ce nouvel empereur, le pape avait eu soin cependant de faire insérer cette clause : « sauf la foi due à Formose »

A l'extérieur, le Souverain Pontife se trouvait en face d'un schisme qui menaçait de s'éterniser et dont l'auteur, le fameux Photius, était encore vivant. Cet ancien premier secrétaire d'un empereur grec, Michel l'Ivrogne, improvisé par lui, quoiqu'il fut laïc, patriarche de Constantinople, en 857, s'était mis en rébellion permanente contre l'évêque de Rome quel qu'il fût, Nicolas I et chacun de ses successeurs (4).

Excommunié plusieurs fois, ce révolté irréductible se maintint sur son siège, rendant anathème pour anathème, dressant concile contre concile, jusqu'au jour où expulsé par un autre souverain bysantin, il alla mourir en exil, en 891, dans un couvent d'Arménie. Mais son œuvre néfaste devait lui survivre et Formosé qui, malgré sa longanimité, avait dû, lui aussi, l'excommunier une fois de plus, ne put empêcher la scission définitive des Eglises grecque et latine (5).

En Angleterre, il fut plus heureux. Nous savons par Duchesne (*Histoire des Papes*) qu'il « prit un soin particulier de cette Eglise. Une partie du pays étant restée sept ans sans évêques, le pape, averti d'une telle nonchalance, donna excommunication et malédiction au roi Edouard et à tous ses sujets, au lieu de la bénédiction que Grégoire le Grand avait donnée à la nation des Anglais, de la part du Saint-Siège. » Pour ne pas allonger le récit, disons tout de suite qu'un décret royal fit le nécessaire et apaisa le pape.

\* \*

Ce n'est pas seulement en Orient, à propos de Photius, et en Angleterre, avec son roi, que se manifesta la modération de Formosé (6) La France — la Gaule comme on disait alors — connut à son tour ses idées généreuses et, grâce à sa sagesse, les bienfaits de la paix. Eudes, Comte de Paris, fils de Robert le Fort et devenu duc de France à la mort de ce dernier, avait en 885 défendu si courageusement Paris assiégé

(4) Sauf contre Jean VIII qui, il faut le dire se laissa tromper par l'artificieux Photius et eut la faiblesse de composer avec lui. Peut-être est-ce cette faiblesse que l'on a comparée à celle d'une femme, qui donna lieu à la légende de la papesse Jeanne.

(5) La conduite de Formosé dans la condamnation de Photius et de ses adhérents fut pleine de douceur et de tolérance. La lettre qu'il écrivit à Stylien à ce sujet prouve qu'il était indulgent pour les erreurs, zélé pour les principes, mais sensible au repentir. (Michaud, *Biographie universelle*).

Il accorda l'absolution aux évêques qui avaient suivi Photius dans le schisme et s'en étaient repentis. (Nouveau Larousse).

(6) Formosé a écrit diverses épîtres. On en possède deux sous son nom dans le recueil des Conciles ; une de 892 sur les affaires d'Orient à Stylien (ad Stililianum Neo Cesaree Euphrasiae provinciae episcopum) et une autre aux évêques d'Angleterre, mais cette dernière, qui est aussi attribuée à Léon V, n'est ni de l'un ni de l'autre (Moreri).

par les Normands, qu'en reconnaissance les grands vassaux l'avaient élu roi (887), après la déposition de l'indigne Charles le Gros, et à l'exclusion de Charles le Simple, l'héritier naturel sacré à Reims par l'archevêque Foulques.

Informé de cette situation par une lettre de ce dernier, Formose écrivit au roi Eudes pour le prier « de ne pas attaquer Charles dans sa personne ni dans ses biens » et de lui accorder une trêve. En même temps il exhortait les évêques de la Gaule, à faire de pareilles instances auprès de ce souverain. Enfin, il faisait de même à l'égard de Charles pour lui donner « des avis convenables à sa position. »

A la suite de cette bienveillante intervention, un accord prévalut et mit fin en 896 à une lutte qui durait depuis trois ans. Eudes accepta de traiter avec Charles le Simple, lui laissa tout le pays entre le Rhin et la Seine et se réserva Paris avec toute la France occidentale.

Peu après ce dernier service rendu à l'humanité, le 4 Avril 896, le jour de Pâques, le pape Formose, octogénaire, rendit l'âme, sans se douter des tragiques événements et de l'atroce vengeance qui allaient suivre sa mort chrétienne, (et dont nous allons donner l'émouvant récit au chapitre suivant), mais en tout cas, l'esprit assiégé par les plus tristes inquiétudes sur le sort réservé à l'Eglise. La brusque paralysie de l'empereur Arnoul, survenue au moment où il assiégeait dans leur forteresse de Spolète Lambert et sa mère Agiltrude, privait en effet le Saint Siège d'un puissant protecteur en qui il avait mis toutes ses espérances (7).

### III

#### *L'exhumation — Le procès.*

Formose ne devait pas longtemps reposer en paix dans son tombeau de la basilique de Saint-Pierre. Son vrai successeur immédiat (nous omettons l'éphémère pontificat de Boniface VI) (1) le pape Etienne VI, élu le 7 Mai suivant, ne tarde pas, dans son ignorance mêlée de férocité, à se faire l'instrument des haines d'ennemis qui n'avaient pas désarmé.

Le plus implacable n'était peut-être pas son ancien rival Sergius (le futur pape Sergius III) mais une femme la veuve de l'empereur Guido, Agiltrude, qui revint à Rome toute puissante au commencement de 897. Sous l'impérieuse pres-

(7) Nous allons oublier de mentionner que la piété active du pape Formose s'étendit à l'art religieux. On lui doit les peintures dont il enrichit Saint Pierre de Rome et dont une partie s'est conservée jusqu'au commencement du dix septième siècle.

(1) Dopo Papa Formose fu creato sommo Pontefice Bonifaci VI Toscano il quale per esser mal sano visse un mese. (Archidiacre Colonna dans « Colonna Sagra »).

sion de la terrible princesse qui, comme un peu plus tard Théodora et sa fille Marozia, commandait à des papes, le nouveau Souverain pontife convoqua un concile qui devait l'aider à déshonorer la mémoire de Formose.

Le motif, ou plutôt le prétexte, était qu'avant d'être l'évêque de Rome, Formose l'avait été de Porto, innovation prétendue criminelle, en tout cas en contradiction avec le XIV<sup>e</sup> canon du concile de Nicée qui interdisait aux évêques de passer d'un siège à l'autre.

En conséquence le corps du pape défunt, enseveli depuis neuf mois, est exhumé et apporté au milieu de l'assemblée. On le met sur le siège pontifical, revêtu de ses ornements et on lui donne un avocat pour répondre en son nom. Alors Etienne parlant au cadavre comme à un vivant : « Pourquoi, lui dit-il, évêque de Porto, as-tu porté ton ambition jusqu'à accepter le siège de Rome ? » Il oubliait volontairement que lui-même, avant son élection, était évêque d'Agnani !

Après un réquisitoire virulent et un simulacre de défense, une condamnation absolue est prononcée docilement par le Concile. Le cadavre est dépouillé de ses habits sacrés, les trois doigts ayant servi aux bénédictions pontificales sont brisés et le corps est jeté « en la rivière du Tybre » avec une pierre au cou suivant les uns, décapité préalablement par la main du bourreau disent les autres.

Enfin le mauvais pape déposa tous ceux que Formose avait ordonnés et les ordonna de nouveau. Mais il reçut bientôt la peine de ses indignes excès. Une réaction se produisit et, à la suite d'une insurrection, vaincu et chassé du trône pontifical, il fut jeté en prison et étranglé « supplice digne des sacrilèges et méchancetés desquelles il osa le premier souiller le saint et immaculé siège de St-Pierre » (2). L'indigne pontificat avait duré quatorze mois.

\* \*

La mémoire de la grande victime fut plusieurs fois réhabilitée, d'abord sous les brefs pontificats de ses deux premiers successeurs, Romain et Théodore II, puis par Jean IX qui, interprétant loyalement le canon apostolique, se souvint qu'il permettait une élection du genre de celle de Formose, en cas de nécessité et sur les instances de plusieurs évêques.

Dans une Assemblée tenue à Rome en 898, il déclara donc Formose innocent, « parce qu'il avait été promu par nécessité, de Porto au siège apostolique, à cause des mérites de sa vie », et il ordonna que les actes du Concile qui l'avait condamné fussent brûlés.

---

(2) Du Chesne, Historiographe de France, Hist. des Papes (1653).



L'horreur tragique de la destinée de Formose inspire une sympathie douloureuse et admirative. Elle apparaît déjà dans la légende miraculeuse rapportée par l'évêque Luitprand. Quand le corps de l'infortuné pape retrouvé par des pêcheurs, fut transporté à Saint-Pierre, les images des Saints s'inclinèrent devant lui (3).

L'article consacré à Formose, dans le dictionnaire de Théologie, conclut ainsi : « Il eut des qualités éminentes. Ses contemporains parlent de sa science, de ses vertus, de la pureté de ses mœurs, de l'austérité de sa vie. Entre autres choses, ils mentionnent le silice qu'il avait encore en mourant « si bien que dans l'horrible synode qui eut lieu quelques mois après, dans la basilique de St-Pierre, lorsque les exécuteurs de la sentence se mirent à arracher les vêtements pontificaux de son cadavre, il leur vint dans les mains, avec des morceaux de chair, les restes de ce rude silice ».



Le Jugement du pape Formose. — Tableau de J. P. Laurens

Nous croyons avoir tout dit sur le pape Formose. S'il a connu l'amère iniquité humaine, l'Eglise d'abord, par la voix de trois papes, la postérité ensuite par l'organe de nombreux écrivains lui ont rendu impartiale et pleine justice. Le seul pape qu'ait eu la Corse occupe dans l'histoire une place d'honneur et sa petite patrie peut être fière de lui.

Général COLONNA DI GIOVELLINA.

(3) « Dum enim a Piscatoribus post modum esset inventum, atque ad B. Petri Apostolorum Principis in Ecclesiam deportatum Sanctorumque, quoque imagines illud in loculo positum venerabiliter salutarunt. » (Luitprand, cité par Simidei).

*La scène du jugement macabre, dont notre collaborateur vient de faire habilement l'historique, a inspiré au poète Paul Cadiou un développement lyrique qui formera un commentaire exact et animé du célèbre tableau de J. P. Laurens, dont la reproduction illustre cette étude.*

Le soir tombait. Sortant de Saint Jean de Latran,  
Les Cardinaux et les Evêques, ignorant  
Ce qu'on leur avait fait jurer sur l'Evangile,  
Remplirent anxieux la salle du Concile.  
A voix basse, ils parlaient, saisis d'un vague émoi,  
Se demandant les uns et les autres pourquoi  
On les réunissait en secret et d'urgence.  
Lorsque le Pape entra commandant le silence ;  
— « Nous, souverain pontife, Etienne Six, régnant,  
A tous nos frères paix et salut ! assignant  
Le Pape usurpateur Formose, indigne prêtre,  
Evêque de Porto, coupable, à comparaitre  
Sans pouvoir invoquer d'excuse, sans détails,  
Devant les Cardinaux rassemblés au Palais  
A l'effet de répondre hautement de ses crimes,  
De ses rescrits, de ses bulles illégitimes,  
Ordonnons que son Corps du cercueil soit ôté  
Et dans l'heure qui suit devant nous apporté.  
Formose est mort ; son ombre est encore insurgée  
Contre nous ; Sa mémoire au moins sera jugée ;  
C'est pour cela que nous vous mandons aujourd'hui. »  
— Un silence profond se fit autour de lui,  
Et beaucoup dans leur cœur en secret s'indignèrent ;  
Mais ils dirent : « Ainsi soit-il ! » et se signèrent,  
Tellement ils craignaient le Pontife Romain.  
Etienne alors pour les bénir leva la main.

Embaumé par les soins d'un médecin d'Egypte,  
Formose reposait dans le fond d'une crypte  
Et lorsque son cercueil eut été descellé,  
Il apparut semblant vivant, immaculé.  
Dans la sérénité de ses traits doux et graves  
Il paraissait dormir encore et les esclaves,  
Terrifiés de voir ses restes profanés,  
Dirent : « c'était un Saint ! et nous sommes damnés !  
Malheur à ceux par qui se produit le scandale. »  
Le cadavre pourtant fut porté dans la salle.  
Alors devant ce mort empreint de majesté  
Le Concile un moment parut épouvanté,  
Tant dans sa robe blanche il semblait grandiose.  
— Mais Etienne ordonna : — « Qu'on revête Formose  
Des insignes par lui méchamment usurpés,  
Qu'on passe à ses doigts qu'il a dans le sang trempés  
L'anneau d'or du pécheur, la bague de l'Evêque,  
Et que l'un d'entre vous, cardinal-archevêque,  
Lui mette maintenant une tiare au front,  
A Formose l'indigne, antipape et larron ! »

— Un frisson de terreur courait dans le Concile.  
 Astolfus obéit en serviteur docile,  
 Et l'on vit, l'un devant l'autre assis, se bravant,  
 Le vieux pontife mort et le pape vivant.  
 — « Maintenant, poursuit Etienne, je t'adjure  
 De répondre au sujet de ton investiture,  
 Evêque de Porto, toi, l'excommunié,  
 Que le pape Jean Huit n'a jamais délié  
 Des peines autrefois contre toi prononcées  
 Et des foudres sur ton front rebelle lancées !  
 Comment, après avoir sans doute ensorcelé  
 Le collège sacré, Formose, as-tu volé  
 La chaire de Saint-Pierre apôtre et la tiare,  
 Toi l'Evêque interdit d'une ville barbare !  
 Vois ! j'ai fait transporter ton cadavre au milieu  
 Du Concile : réponds à tes juges ! ô Dieu,  
 Nous voici comme les apôtres au cénacle,  
 Et s'il est innocent, daigne faire un miracle ! »  
 — Formose demeurait immobile et glacé,  
 Et comme sous un poids de douleur affaissé :  
 La voix d'Etienne, alors, comme un bruit de tempête  
 Effroyable, éclata : — « Qu'on lui tranche la tête,  
 Que ses doigts soient coupés, que son corps soit jeté  
 Dans le Tibre, au hasard du courant emporté,  
 Que sa mémoire soit à tout jamais maudite,  
 Et de tout cœur chrétien arrachée et proscrite,  
 Défense à tout passant de recueillir ses os,  
 De les ensevelir dans un champ de repos,  
 Car ils ne valent pas ceux d'un païen lui-même :  
 A Formose jugé par nous soit anathème ! »  
 — Puis sa haine assouvie, alors il entonna  
 En signe de victoire un joyeux hosanna. Paul CADIOT (1)

(1) Cette scène est extraite de l'ouvrage de Paul Cadiot, *Les Chants de la Corse*, tellement rare que nous n'avons jamais pu nous en procurer un second exemplaire et dont le compte rendu a été publié dans le n° 25 de la *Revue* (janvier-février 1924) par notre collaborateur, Antonio Gius-tiniani, qu'une cruelle destinée vient d'enlever à l'âge de 23 ans !

Nous ne pouvons laisser passer cette douloureuse séparation sans dire combien elle a ému tous ceux qui, comme nous, ont apprécié la rare valeur de notre jeune et sympathique ami.

Descendant d'une illustre famille, nature d'élite exceptionnellement douée des qualités de l'esprit et du cœur, il se dépensait sans compter au service de l'intelligence.

Les lecteurs de la *Revue* n'ont pas oublié le succès du Gala Corse dont il fut l'habile organisateur (n° 14, mars-avril 1922). Il avait créé *La Relève*, organe des jeunes, et fondé le *Cercle de Diane*, réunion littéraire dont le développement occupa jusqu'à la fin sa juvénile ardeur. Son sentiment chrétien le poussa à soulager, par une soirée de charité, la navrante détresse du poète Maurice du Plessys qui lui dut de pouvoir recouvrer quelques forces pour mourir.

Ce nouveau deuil où disparaît si cruellement, en pleine jeunesse, notre ami et collaborateur, vient encore augmenter les souvenirs attristés, trop nombreux, dont nous conserverons toujours le culte fidèle. — A.C.

## LES HISTORIENS DE LA CORSE

## LES CORSES

## D'après l'histoire, la légende et la poésie

par J. E. Rossi (1)

Le résumé d'histoire de Rossi rappelle enfin l'histoire de Paoli et cette première partie se termine à Ponte-Novo. C'est là évidemment une date capitale de notre histoire. La thèse récente de M. Villat montre la bonne volonté avec laquelle l'administration française se mit à l'œuvre. Ne l'oublions jamais et soyons justes. Une administration n'est pas une œuvre de salut. Comme la jolie fille elle ne peut apporter que ce qu'elle a à sa disposition. Depuis que j'exerce en Alsace, j'ai vu de près ce qu'était une expérience régionaliste. Je me suis convaincu d'une chose ! si l'Alsace est une province prospère, c'est à elle-même qu'elle le doit. Les Alsaciens demandent à la France trois choses : la sécurité, en protégeant sérieusement la frontière ; l'ordre à l'intérieur ; une répartition équitable des impôts. Et encore sur ce dernier point ils se débrouillent bien tout seuls. Quant au reste : activité politique locale, activité économique, activité littéraire, ils en font leur affaire. Les Alsaciens n'en sont pas moins d'excellents français. Faisons comme eux. Cherchons en nous-mêmes les sources de notre relèvement ; dépensons moins d'argent en luttes électorales et ne songeons avant tout qu'à assurer plus de richesse à la Corse et par conséquent plus d'indépendance. Maintenant revenons au livre de Rossi.

Les 86 premières pages de cet ouvrage offrent ample matière à discussion. Ne nous en plaignons pas ; réjouissons-nous au contraire. On ne critique que les bonnes œuvres. En parcourant ces lignes généreuses l'esprit s'éveille, la pensée s'aiguise et, toujours présente, la grande image de la patrie meurtrie, flotte sous les yeux du lecteur. N'est-ce pas de la résurrection, et la résurrection du passé n'est-elle pas l'idéal de tout historien ? Autant que pourraient le permettre les documents connus de son temps, Rossi s'est rapproché de cet idéal. Pourquoi nous montrerions-nous trop exigeants ?

Quelqu'un qui désire avoir un tableau de la société Corse vers 1850 peut s'adresser à Rossi en toute sécurité. L'auteur fixe lui-même cette date quand il nous dit : « Telles étaient les idées des Corses sur la famille, la vengeance et l'hospitalité il y a environ cinquante ans ». Nous voilà donc en présence des Corses du règne de Louis-Philippe.

---

(1) Fin, voir la précédente livraison.



Il faut reconnaître du charme à cet exposé : large compréhension du milieu décrit : connaissance approfondie des histoires ou des légendes répandues dans le pays ! description pittoresque des choses vues ; vivacité du récit. L'on peut se demander il est vrai, s'il convient de prendre à la lettre toutes les anecdotes rapportées, si l'interprétation des faits cités est toujours juste. Mais n'oublions pas l'un des sous-titres : « Les Corses..... d'après la légende..... » Ainsi l'auteur ne tend pas à une précision rigoureuse. La légende, il le sait, est le fruit de certaines tendances d'esprit. Si son contenu pêche par l'exactitude, le symbole n'en conserve pas moins toute sa valeur : sous le mythe se cache une part de vérité. Les lecteurs avertis sauront distinguer. D'ailleurs il n'est pas sans intérêt d'apprendre quel visage, un Corse de 1900, prêtait à son pays un demi-siècle plus tôt.

Pour Rossi, la meilleure source de renseignements se trouve dans le Vocero. Pour lui, cette poésie « inculte » est toujours « palpitante de vérité et d'actualité ». (page 94). Plus il l'analyse plus son admiration grandit. D'abord la beauté du vocero ne ressort pas à la lecture : il faut l'entendre.

« La véritable poésie de la pleureuse est dans la passion qui l'anime, dans le feu de son regard, dans l'intonation de sa voix. Il faut voir son visage encadré d'une longue chevelure en désordre, ses noirs habits de deuil et les mouvements précipités de son corps que secouent les furies de la vengeance. Cette poésie il faut la demander encore au milieu où retentit la voix de la pleureuse, aux hommes silencieux et mornes que la voceratrice exhorte, menace, supplie, excite au meurtre et à la vengeance. » (page 96).

On peut distinguer deux genres de voceri. Le premier a trait aux morts violentes. Les personnes enlevées par la maladie inspirent le second. Le premier à quelque chose « de dur, de cruel, de satanique ». Le second chante les fortes douleurs que vient souvent adoucir l'espoir d'une vie future. C'est à propos de la langue dans laquelle on prononce les voceri que Rossi dit quelques mots du dialecte.

A son avis, l'italien n'a exercé aucune influence : le dialecte dérive directement du latin. Cette question est traitée trop hâtivement, en deux ou trois pages, comme par hasard. Il est regrettable que ce spécialiste de la grammaire n'ait pas cru devoir consacrer un chapitre particulier à ce problème. Il ne semble pas avoir prévu la renaissance littéraire à laquelle nous assistons aujourd'hui. On n'hésite plus maintenant, dans les milieux corses, à s'attacher aux questions linguistiques. On cherche à imposer une discipline, capable de régler l'emploi du patois et d'unifier ses diverses formes. Revues et journaux rédigés en Corse ont vu le jour. Les prévisions pessimistes de Rossi sur la disparition du langage populaire ne se sont pas réalisées.

Par contre ses considérations sur l'importance de l'esprit de famille nous paraissent parfaitement justes. En Corse, plus qu'ailleurs a subsisté, longtemps vivace, le culte de la *gens*. Rossi montre bien comment les intérêts de la famille, élargie en un clan quelquefois très étendu, passaient même avant ceux de la patrie. C'est pourquoi cette famille où les membres sont si étroitement liés les uns aux autres, a des exigences souveraines. Quand une injure est faite à l'un de ses membres tous doivent s'efforcer de la venger. A défaut de parents on verra s'armer les clients. Et si les hommes succombent sans avoir obtenu la réparation désirée, les jeunes filles prendront leur place. Rossi cite cette phrase dont l'accent rappelle les tragiques grecs :

« Plus personne à notre foyer. Notre porte est fermée. D'une race jadis si nombreuse, moi seule je vis encore, pauvre, orpheline, sans amis. Mais repose en paix, ô mon frère bien-aimé, moi aussi je suffirai pour faire ta vengeance ! ».

S'il reste des enfants, ils sont élevés dans le culte de la vendetta. C'est donc la femme qui, en dernier lieu, est le dépôt de l'esprit de vengeance. L'auteur en arrive ainsi au problème de la femme dans la société corse.

Il insiste longuement sur le rôle de la mère de famille. Ce rôle est capital en effet. Je crois me souvenir d'un article publié l'an passé dans un journal parisien où l'on ne trouvait pas de termes assez lamentables pour dépeindre la grande misère des épouses corses. Cet article annonçait la revanche de ces femmes dont le réveil serait terrible. Je me suis souvent demandé comment on pouvait soutenir de pareilles assertions. Le sort de la femme corse ne ressemble peut-être pas tout à fait à celui des femmes étrangères. La femme corse paraît plus attachée à la vie intérieure de son ménage. Les mères portent à leurs enfants, un amour plus étroit, plus tourmenté, si je puis dire. Aux étrangers de passage la place de la femme semble inférieure car son rôle apparent est quelquefois réduit au minimum. Mais là aussi le temps fait son œuvre. Dans les villes il y a longtemps que les femmes qui le désirent sont aussi libres d'allure que leurs sœurs continentales. Pour ce qui est des villages on ne rencontre jamais une femme, même instruite, qui se plaigne d'une existence intérieure pour laquelle elle se sent faite et dans laquelle elle trouve son bonheur. Mais apparent ou caché le rôle de la femme est énorme dans notre société. Il en a été ainsi dans le passé : Vannina d'Ornano. Laetizia Bonaparte le prouvent surabondamment. Il en sera ainsi de plus en plus. C'est la femme qui effacera du monde corse les restes de violence qui y persistent encore. Elle sera la pacificatrice : par là même elle deviendra l'agent le plus actif de notre relèvement.

Les chapitres qui suivent plairont particulièrement aux amateurs de vieilles coutumes. L'auteur reconnaît qu'elles sont en voie de disparition. En 1900 ! Déjà ! Qu'aurait-il dit de l'après-guerre ! En des pages attrayantes il fait revivre les rites d'un mariage à l'ancienne mode. Voici venir l'époux escorté de cavaliers. Il va chercher sa fiancée. Toute parée, elle l'attend. Elle ne s'éloigne avec son mari qu'après un semblant d'enlèvement. Et il ne faut négliger aucune des vieilles coutumes pour attirer sur le jeune couple un sort favorable. Il est certain que de vieux rites romains subsistent encore sous les détails amusants de la cérémonie.

Il doit en être de même pour les funérailles. De longues pages sont consacrées au récit d'une veillée mortuaire. Les parents, les amis du défunt entrent dans la maison où le feu est éteint en signe de deuil.

« Revêtu de ses plus beaux habits, le mort repose sur une table dressée au milieu de la salle, le visage découvert et tourné du côté de la porte d'entrée. »

Des femmes, en des chants émus, exaltent les qualités du défunt. Et lorsque le prêtre pénètre dans la salle, un frisson agite les spectateurs avant le rosaire final. Puis la veillée commence. On évoque des histoires de revenants, on se raconte des aventures de mazzere, on énumère les présages qui ont annoncé la fin prochaine de l'ami que l'on pleure. Cela dure jusqu'au matin. Tout, là-bas, témoigne d'un grand attachement aux disparus. Dans cette île lointaine, fleur délicate du monde méditerranéen, s'est conservé presque intact le culte des morts, la croyance à leurs rapports avec les vivants : les principes de la cité antique sont encore debout.

Apaiser les mânes, leur apporter ce repos que les vivants parfois n'ont pas connu, leur rendre cette justice à laquelle ils ont cru sans que jamais un jour elle ne se fasse, accorder satisfaction aux esprits qui par delà les tombeaux attendent encore : telle est, sans doute, l'une des origines de la vendetta. Mais pourquoi revenir sur ce problème qui paraissait élucidé plus haut. A partir de là l'ouvrage traîne en longueur : les redites se font plus fréquentes, l'intérêt se disperse, des coupures n'auraient pas été inutiles.

Quelques récits terminent cette seconde partie : « *Sarra la finestra* », montre comment un brave homme se compromet avec un bandit pour respecter les lois de l'hospitalité ; l'histoire de la bonne fée Linnia, prouve que l'amour triomphe des haines les plus tenaces ; celle du bon saint Pierre que le paysan corse ne déteste pas la plaisanterie. Peut-être aurait-on pu rappeler « *grossu-minutu* » dont les vives réparties sont empreintes de tant d'humour.

Avec ses grandeurs et ses servitudes, ses richesses de cœur et ses violences, nous avons vu vivre et s'agiter la société corse. Nous les voyons, dans le livre de Rossi, naître et mourir, les enfants de cette Cynros dont l'histoire enchante et effraye à la fois. Leur âme paraît plus riche encore lorsqu'on l'examine à travers tant de vicissitudes. Elle a conservé, à côté de ses habitudes un peu vieilles, des facultés de réception et de conception encore toutes fraîches. Comme cela est arrivé trop souvent en ce 20<sup>me</sup> siècle, elle n'est pas encore dégradée. En elle, dorment encore de splendides facultés de réalisation. Quand donc se lèvera la nouvelle aurore ?

ALBITRECCIA.

---

### SOUVENIRS HISTORIQUES

---

## Le Tombeau du Maréchal J. B. d'Ornano à Aubenas

Nous avons eu, l'année dernière, l'occasion de visiter dans le Vivarais, à Aubenas (Ardèche) le tombeau du second Maréchal d'Ornano.

Nous pensons qu'il n'est pas sans intérêt de présenter aux lecteurs de la *Revue* quelques détails sur ce monument historique qui ne peut être indifférent à la Corse et sur l'infortuné petit-fils de Sampiero dont il perpétue la mémoire.

Sans vouloir faire un nouveau récit de la vie bien connue du célèbre maréchal de France, il suffira d'en tracer une très brève esquisse en apportant, par un document nouveau, quelques éclaircissements sur la fin mystérieuse de cette victime de Richelieu à laquelle sa veuve, la marquise de Montlaur, éleva ce tombeau.

— I —

Quelques simples notes préliminaires sur l'existence si glorieusement remplie de son père, digne fils de Sampiero, feront mieux comprendre cette époque où les guerres de religion ensanglantèrent la France.

On sait qu'Alphonse d'Ornano n'échappa à la mort, dans la fatale embuscade de 1567, que grâce à l'héroïsme de son valeureux père qui se sacrifia pour protéger sa fuite (1).

Après avoir vigoureusement, malgré sa jeunesse, continué à combattre les armées génoises il dut, sur l'ordre du roi de France, signer un traité de paix, d'ailleurs fort honorable, et retourna en France avec 800 Corses attachés à sa fortune.

---

(1) Voir *La Mort de Sampiero*, (récit le plus exact et le plus complet qui ait été fait de cet événement) par le R. P. MARINI, *Revue de la Corse* N° 19 (janvier-février 1923).



Charles IX lui fit un chaleureux accueil et lui confia la charge de Colonel général des Corses, qu'avait exercée son père, ainsi que le gouvernement de la ville de Valence.

Homme d'une rare énergie, autant que fervent catholique, il servit avec éclat la cause royale contre le parti des Huguenots et accomplit de remarquables faits d'armes qui engagèrent Henri III, successeur de Charles IX, à le nommer Gouverneur de Pont-Saint-Esprit (Gard), place alors très importante.

Apprenant que 5.000 hommes, recrutés en Suisse, venaient renforcer l'armée protestante, que commandait Lesdiguières en Dauphiné, il accourut au devant d'eux avec ses Corses et leur infligea, à Uriage, une sanglante défaite, faisant près de mille prisonniers dont leur chef, sans perdre plus d'une trentaine de soldats. Une victoire aussi extraordinaire fit pleurer de joie le pape (1) et combla d'aise le Roi qui le nomma lieutenant-général en Dauphiné.

Après la mort de Henri III, Alphonse montra une noblesse de caractère égale à celle de son père, en résistant à toutes les propositions séduisantes qui lui furent faites par les ennemis de Henri IV.

Lyon était alors tenue par le Duc de Savoie.

D'Ornano eut l'habileté de s'y ménager des intelligences et des alliés qui facilitèrent son entrée dans la ville dont il réussit à prendre possession au nom du Roi.

Cette nouvelle victoire causa une telle satisfaction à Henri IV qu'il le récompensa en lui donnant le bâton de Maréchal de France et plus tard le gouvernement de la Guyenne où il déploya un courage héroïque pendant que sévissait la peste qui décima Bordeaux (2).

Le roi allait le mettre à la tête d'une nouvelle expédition lorsque la maladie de la pierre rendit nécessaire son retour à Paris pour y subir la terrible opération qu'il supporta stoïquement, mais qui le terrassa néanmoins deux jours après, à l'âge de 62 ans (1610).

Le glorieux fils de Sampiero avait eu, de son mariage avec Marguerite de Pontevès-Flassans, trois filles et quatre fils dont l'aîné, Jean Baptiste d'Ornano, était né à Sisteron en 1581.

## — II —

Ce très bref aperçu de la vie du père n'aura pas été inutile pour parler du fils dont le tombeau va nous occuper.

Celui-ci, bien que d'une taille élevée et de très noble allure, est d'une nature délicate contrastant avec la robuste com-

(1) *Les Ornano en Vivarais*, par A. Mazon, broch. in-8, 120 p. Privas, 1911.

(2) Voir : L. Filippi, *Le Maréchal de France Alphonse d'Ornano*, maire de Bordeaux. 1 vol. in-8<sup>o</sup> 1915, prix : 4 francs.

plexion de ses ascendants. Comme eux, néanmoins, il a de remarquables dispositions pour le métier des armes et commande déjà, à l'âge de 14 ans, une compagnie de Cheval-légers à la tête de laquelle il se distingue au siège de La Fère.

Quand Alphonse est nommé Maréchal de France, c'est Jean-Baptiste qui lui succède dans le commandement du Régiment des Corses. Bientôt le roi le nomme gouverneur de Château-Trompette en lui envoyant l'ordre d'armer douze cents Corses et la solde pour l'entretien de quarante capitaines Corses en vue d'une campagne en Italie.

On ne peut s'étonner de la haute estime qu'avait Henri IV pour les soldats corses après les preuves de vaillance qu'ils avaient données sous le commandement de deux de leurs illustres compatriotes.

Jean-Baptiste venait de ramener à Bordeaux le corps du maréchal et s'occupait à former cette petite armée lorsqu'il apprit l'assassinat de Henri IV. Aussitôt, mettant à profit la grande influence que son père avait acquise dans la Guyenne et le Languedoc, il s'appliqua et réussit à maintenir ces deux provinces sous l'autorité légitime du roi.

La reine régente lui témoigna sa reconnaissance en lui faisant épouser, en 1611, la belle et vertueuse Marie de Montlaur, veuve de Philippe d'Agoult, Baron de Grimaud, héritière d'une des plus illustres familles du Vivarais où elle possédait de nombreux fiefs, parmi lesquels la baronnie d'Aubenas. Malheureusement il n'en eut pas d'enfant.

Mais, sous la régence de Marie de Médicis, les intrigues de la Cour allaient remplacer la politique guerrière du Béarnais. Elle fit venir de Florence l'aventurier Concini qui devint, sous le nom de Maréchal d'Ancre, un ministre aussi puissant qu'autoritaire. Lorsque les principaux dignitaires du Royaume, exaspérés par l'outrecuidance de ce favori étranger, décidèrent Louis XIII à le faire assassiner, Marie de Médicis accusa d'Ornano d'avoir organisé le complot auquel cependant il n'avait pas participé, et devint désormais son implacable ennemie.

Sur ces entrefaites, le gouverneur de Gaston d'Anjou, frère unique du roi, connu plus tard sous le nom de Gaston d'Orléans, étant décédé, Louis XIII appela le colonel d'Ornano, qui était alors lieutenant-général en Normandie, pour le charger de cette haute fonction. C'était la plus grande marque de confiance que le souverain pût lui donner : elle devait être bientôt la cause de tous les malheurs qui l'accablèrent.

La valeur intellectuelle et les grandes qualités morales du petit-fils de Sampiero lui valurent en peu de temps un ascendant justifié auprès de son jeune élève. Lorsque Gaston at-

teignit seize ans, son gouverneur, voyant que le Roi n'avait pas encore donné d'héritier au trône, pensa qu'il était de son devoir de faire initier aux affaires du Gouvernement celui qui pouvait un jour en être chargé et lui suggéra le désir de réclamer son entrée aux conseils du Roi. Cette prétention indisposa Louis XIII, défiant et jaloux de son frère, au point qu'il donna aussitôt au colonel d'Ornano l'ordre de se retirer dans son gouvernement de Pont-Saint-Esprit.

Mais, privé du frein qui modérait ses passions, Gaston se livra à de tels écarts que tous, et principalement, la reine-mère, déplorèrent la décision prise par le roi. Lui-même, regrettant d'être séparé de son gouverneur et conseiller par le Cardinal de Richelieu, qui espérait s'attacher un homme de la valeur de d'Ornano, réclama son retour avec insistance et finit par l'obtenir. Pour le dédommager de sa disgrâce imméritée, il le combla d'honneurs et alla même jusqu'à exiger du roi son frère qu'il lui conférât la dignité de Maréchal de France.

Le nouveau Maréchal, refusant de condescendre aux intrigues de la Cour, ne voulut pas suivre le conseil d'aller remercier Richelieu et déclara qu'il n'avait d'obligation qu'au roi son maître.

Cette fière réponse, aussitôt rapportée au Cardinal, lui montra qu'il ne ferait jamais sa créature de cette nature indépendante : ce fut son arrêt de mort.

La faiblesse du roi avait fait de son ministre le souverain absolu de la France et la condamnation de l'infortuné Jean Baptiste est désormais sans appel.

Afin de le perdre, Richelieu lui fait conseiller de demander au roi, pour son élève, le commandement des armées et sa participation au gouvernement. Il lui est alors facile de se servir de ce prétexte pour persuader au faible Louis XIII que d'Ornano conspire contre lui. Il l'accuse également d'avoir servi d'intermédiaire entre la reine-mère et un parti qui voulait marier le frère du roi avec une princesse étrangère au lieu de Mlle de Montpensier, la plus riche héritière du royaume, que le Cardinal lui destinait. En outre, ce qui ne pouvait être pardonné, il est accusé d'avoir pris part à un complot ayant pour but l'assassinat du Ministre.

Le roi accueillit avec crédulité tout ce qu'on lui rapporta et, le 3 mai 1626, au château de Fontainebleau, dans la soirée d'une journée de fêtes à laquelle d'Ornano avait assisté à ses côtés, il fit brusquement arrêter et conduire au donjon de Vincennes, celui qu'un mois auparavant il avait élevé à la dignité de Maréchal de France. Ses charges et ses dignités furent distribuées à des partisans du ministre, la douce Marie

de Montlaur exilée à la Ferté-Bernard et le régiment des Corses dissous par lettre royale du même jour.

Le maréchal ne survécut pas longtemps à son inconcevable disgrâce, mais il resta jusqu'au bout digne et résigné dans la solitude de sa prison où aucune vexation ne lui fut épargnée.

Comme il témoignait quelque défiance des aliments que lui apportait un sieur d'Hécourt, chargé de sa surveillance, il reçut de son geôlier cette insultante réponse : « Vous avez peur qu'on vous empoisonne ; guérissez-vous de cette crainte, car, quand le roi le voudra, je vous poignarderai de ma propre main, sans m'amuser à vous donner du poison ».

Il avait conservé une grande confiance en la fidélité de l'amitié de son ancien élève et quand il apprit que l'insouciant frère du roi avait épousé Mlle de Montpensier sans avoir stipulé sa liberté, il en éprouva un très vif chagrin qui l'accabla profondément.

Peu de temps après, une suppression d'urine, accompagnée de fièvre et de dysenterie, venant se joindre à la prostration dans laquelle il se trouvait, lui firent sentir que ses derniers jours approchaient.

Il obtint qu'on lui rendit son confesseur, qui lui avait été retiré, et reçut bientôt les derniers sacrements en déclarant solennellement qu'il était innocent de toutes les accusations dont on l'avait chargé. Le second maréchal d'Ornano expira dans sa prison le 2 septembre 1626, n'étant âgé que de 45 ans et sans que sa malheureuse femme, maintenue en exil, ait pu lui fermer les yeux.

Les versions les plus différentes circulèrent aussitôt sur le sort final de l'infortuné maréchal dont la disparition rapide avait surpris tous ses amis.

Les uns prétendirent qu'il avait été étranglé ; d'autres affirmèrent que, sur l'ordre du ministre, il avait été empoisonné. Ces deux versions semblent peu vraisemblables car Richelieu, pour dissimuler sa vengeance sous les apparences de la justice, voulait lui faire son procès, certain d'obtenir de ses juges une sentence de mort.

Ainsi, il écrivit au roi, le 4 septembre :

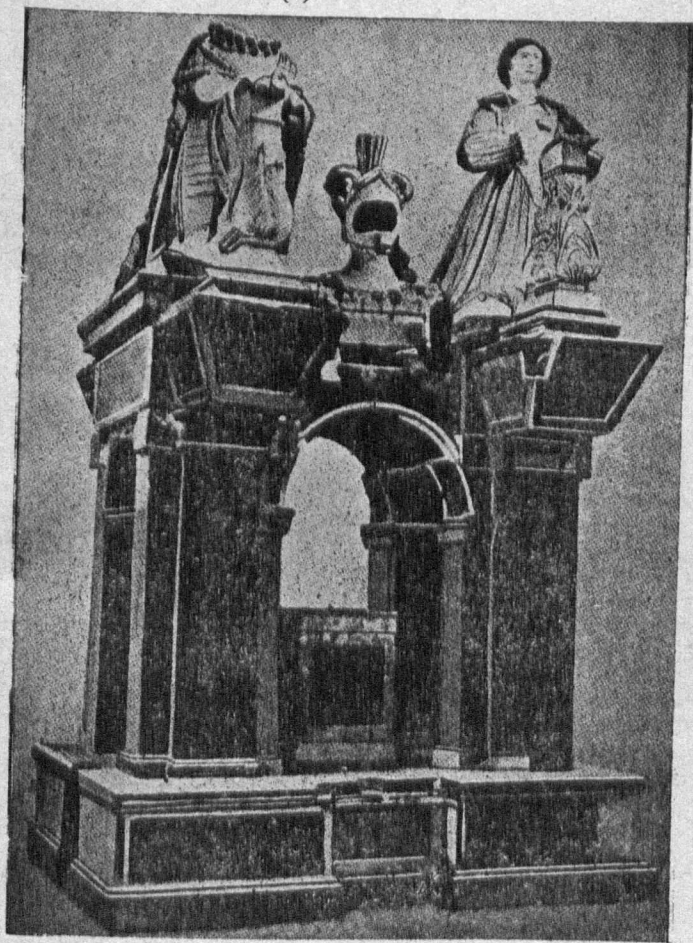
*« Je suis infiniment fâché que la mort du maréchal d'Ornano ait prévenu le jugement de son procès... La justice de Dieu a voulu prévenir la vôtre ».*

### — III —

La mort du Maréchal rappelait à Gaston d'Anjou, devenu Gaston d'Orléans, le triste sort de Marie de Montlaur. Il obtient sa libération, mais le défiant Cardinal la fait accompagner par un exempt des Gardes pour l'empêcher de séjour-



ner autour de Paris : « Comme le crime craint même l'ombre des personnes vertueuses et que ce ministre appréhendait que la présence de la plus belle et de la plus chère moitié d'Ornano ne portât les grands et le peuple à venger l'absence éternelle de ce Héros » (1).



Le tombeau du maréchal J.B. d'Ornano, à Aubenas

La malheureuse veuve obtint du roi, non sans peine et comme une haute faveur, la remise du corps de son mari. Elle le fit embaumer avec grand soin et transporter dans son fief d'Aubenas où il resta exposé, en son cercueil de plomb, dans une chapelle ardente élevée au milieu de l'église Saint-Laurent jusqu'à ce que l'artiste qu'elle avait fait venir à grand

(1) *Le Maréchal d'Ornano, martyr d'Etat*, brochure in-4° de 48 pages, extrêmement rare.

frais d'Italie eut achevé la construction et les sculptures du tombeau qu'elle lui destinait.

Ce monument historique est ainsi décrit dans un mémoire présenté en 1879, par M. Henri Vaschalde, au Congrès archéologique de France :

« Le tombeau qui est en marbre noir se compose d'un soubassement carré, en pierre formant socle, revêtu extérieurement d'épaisses lames de marbre gris, et de quatre piliers massifs posés à chacun des carrés du soubassement et supportant une voûte en plein cintre couronnée d'une corniche à rebords très saillants ; sur cette corniche ou portique d'un style noble et sévère, se présentent agenouillées, sur un prie-Dieu, deux statues en marbre blanc, de grandeur naturelle représentant : l'une le maréchal d'Ornano portant, au-dessus de son vêtement de guerre, le grand manteau de l'ordre du Saint-Esprit, orné de flammes symboliques : l'autre, la maréchale d'Ornano, parée de son magnifique costume de Cour, à corsage tailladé et longues manches à crevés... ; au-dessous de la voûte sur un entablement en marbre blanc, creusé à l'intérieur et destiné à recevoir le cœur et les entrailles des nobles époux, était sculpté un coussin à glands pendants, sur lequel reposait la couronne seigneuriale et le bâton de maréchal de France. Une renommée en bronze doré déployait ses ailes au sommet du monument. »

En 1792, dit *l'album du Vivarais*, « la fureur révolutionnaire mutila ce monument de la douleur conjugale et poursuivit jusque dans son effigie inoffensive, une victime du despotisme de Richelieu. » C'est le 2 Décembre de l'an I que les sans-culottes décrétèrent et le 3 qu'ils exécutèrent... « la destruction du mausolée élevé en l'honneur du maréchal d'Ornano et chargé de ses armoiries, comme représentant et offrant des traces de l'ancien régime et de la féodalité. » (procès-verbal de la délibération).

Le premier résultat de cet acte de vandalisme fut naturellement la décapitation des deux statues.

Quelque temps après, l'assemblée électorale « sur les plaintes portées par plusieurs citoyens » constatant « la difformité que les dégradations faites présentent au spectateur » décida que « les mausolées seront enlevés pour être transférés dans un coin caché de la dite église. »

Le tombeau fut alors placé à l'extrémité d'une assez grande chapelle latérale où il resta oublié. En 1859, la tête de la maréchale, qui avait été soigneusement cachée, fut retrouvée et aussitôt replacée sur le buste. Ne retrouvera-t-on pas un jour celle du maréchal ?

Jusqu'en 1878 on pouvait encore admirer facilement, dans cette chapelle, le magnifique mausolée d'Ornano et c'est alors qu'en fut faite la photographie — la seule, assure-t-on — que nous empruntons au Bulletin de la *Société archéologique de la Drôme*.

Depuis ce moment, il eut été absolument impossible de renouveler l'opération.

A cette époque, le curé, trouvant sans doute désagréable, comme les citoyens de l'an I, « la difformité que présentent les dégradations » enfermé étroitement le tombeau du descendant de Sampiero par une cloison en briques et planches, distante d'environ 50 centimètres, qui permet tout au plus de le contourner.

Disons également que l'insuffisance du jour pénétrant dans cet *in pace*, ajoute à l'impression pénible que l'on éprouve en constatant l'abandon dans lequel est laissé ce monument historique de l'Ardèche.

Des protestations se sont maintes fois élevées, mais toujours en vain contre le sort lamentable infligé à ce vénérable souvenir. La municipalité d'Aubenas a récemment formé le projet de le transférer dans l'imposant château féodal dont le haut donjon flanqué de ses quatre tourelles, domine majestueusement la cité historique des Montlaur.

Puisque ce projet nécessitera l'enlèvement de la cloison sacrilège, ne pourrait-on, en attendant l'époque plus ou moins proche du transfert, rendre dès à présent l'espace dont on l'a privé à ce tombeau respectable qu'une fatale destinée semble avoir condamné, lui aussi, à être emprisonné ?

#### — IV —

En terminant cette notice, il n'est pas inutile, croyons-nous, de mentionner une autre version plus moderne, de la mort du Maréchal, d'après laquelle il aurait été décapité dans sa prison.

L'archéologue vivarois cité plus haut, M. Henri Vaschalde, qui s'est occupé de cette question, déclare péremptoirement : « *Le Maréchal d'Ornano a eu la tête tranchée à Vincennes; le fait est incontestable* », et il confirme cette audacieuse affirmation par le récit suivant :

« Nous sommes en mesure de pouvoir éclairer d'un grand jour ce point obscur de l'histoire de l'infortuné Maréchal. En 1859, en remplaçant les dalles de l'église d'Aubenas, le caveau d'Ornano fut ouvert en présence d'une commission dont faisaient partie M. l'Abbé Pic, curé, M. le Maire et M. le docteur Tailhand. On put s'assurer que le corps du Maréchal était parfaitement conservé et que la tête ne tenait au corps que par un fil d'or. »

Ce simple récit est loin d'avoir l'autorité d'un procès-verbal authentique. Il est d'ailleurs en flagrante contradiction avec une série de constatations indiscutables.

C'est d'abord un journal corse, édité à Bastia et que ses opinions républicaines firent supprimer par l'Empire en 1851, « *Le Progressif* », qui publiait en 1848 un article où l'on lit :

« En 1782, on exhuma le corps du Maréchal du précieux tombeau qui le renfermait. M. Teissier père, avocat d'Aubenas, qui assistait à cette opération, nous a assuré que le corps d'Ornano était fort bien conservé. La barbe avait poussé d'un sixième de mètre environ ; les bandelettes qui enveloppaient le corps étaient bien conservées et exhalaient une odeur aromatique provenant de l'embaumement. M. Teissier nous a assuré que la tête était bien *adhérente au corps* ; par conséquent c'est à tort que l'on a prétendu qu'il avait été décapité ».

Un autre écrivain, M. Henri Deydier, a laissé des *Notes* dans lesquelles on peut lire :

« Quelques personnes ont cru que d'Ornano avait été décapité en prison, mais cette erreur fut démontrée en 1793 quand ses restes furent arrachés du Mausolée où ils reposaient à Aubenas. L'abbé Martel, professeur d'humanité au collège, assista curieusement à cette exhumation et s'assura que la tête *n'était point séparée du tronc* ».

Enfin, un habitant d'Aubenas, aussi aimable qu'érudit, M. Léopold Cuchet, auteur de savantes études sur Aubenas au moyen âge (1) a bien voulu nous envoyer copie de l'extrait suivant, à peu près inédit, des procès-verbaux de la Commune d'Aubenas :

« Le 2 de septembre 1626, Mgr le Maréchal d'Ornano mourut au bois de Vincennes, après une maladie de 15 jours, de fièvre et dysenterie et d'une rétention d'urine ainsi que le Sgr de Tarnisien a écrit à M. de Lantozet, juge en cette ville.

Le 17 Décembre 1782, la bière dans laquelle reposait le corps du Maréchal fut ouverte afin d'y mettre celui de Mgr Charles Elzéar de Vogüé, mort le 15 à Aubenas. Le cercueil était en plomb hermétiquement fermé ; il fut dessoudé et on put voir que le Corps de Mgr le Maréchal d'Ornano était bien sain et entier ; sa poitrine était ouverte parce qu'on en avait retiré le cœur (2)... *la tête tenait à son corps* qui était sain et bien embaumé. Donc il n'avait été *ni décollé, ni empoisonné*. C'était un grand homme dont les épaules étaient fort larges ». (Relation Delichères, témoin oculaire).

Après la lecture de ces documents, dont toutes les conclusions sont concordantes il serait plus que téméraire de soutenir encore la thèse de la décapitation secrète.

Ajoutons enfin que la relation de M. Vascalde, déjà erronée dans sa date, se trouve formellement contredite, dans son interprétation du résultat de la constatation, par un autre

(1) M. Léopold Cuchet, président honoraire de la Chambre de Commerce, archéologue distingué, a apporté d'intéressantes contributions à l'histoire mouvementée de son antique cité dans ses ouvrages : *Le Château d'Aubenas* ; — *Aubenas : vieilles églises, vieux couvents* ; — *Aubenas : vieilles maisons* ; — *Vieil Aubenas* (2<sup>me</sup> édition).

(2) Conformément à la volonté de la maréchale, le cœur de Jean-Baptiste d'Ornano avait été enlevé, pour être porté à Aubenas et enterré dans la Chapelle du Collège des Jésuites qui a été récemment démolie.



récit des mêmes faits provenant d'une origine différente dont l'honorabilité est une garantie absolue :

« En 1866, à l'occasion de la réfection du pavé de l'église, le tombeau fut encore ouvert en présence de MM. G. Cuchet, Maire d'Aubenas, Docteur Tailhant et d'autres personnes qui constatèrent, une fois de plus, que *la tête était bien adhérente au corps.* »

On voit que de ces versions diverses il ne reste clairement prouvée que celle, déjà suffisamment tragique, d'une mort naturelle par suite de la maladie qui mit fin, dans un cachot du donjon de Vincennes, au supplice moral et physique de l'infortuné Maréchal de France, Jean-Baptiste d'Ornano, petit fils de Sampiero.

Aug. CLAVEL.



Armes de la famille d'Ornano avec les deux bâtons de Maréchal de France et le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit qui fut remis par Henri IV à Alphonse d'Ornano en même temps qu'il lui accorda l'insigne faveur de faire figurer le Lys de France dans son blason.

## SOUVENIRS DE COLOMBA

**Le monument de Prosper Mérimée en Corse.**

On vient, au mois d'Avril dernier, de poser à Ajaccio une plaque avec la mention : « Rue Mérimée » sur une voie du quartier des étrangers. Avec la Rue Mérimée à Paris, ville où il est né en 1803, et le square Mérimée à Cannes, ville où il est mort en 1870, ce sont à peu près les seuls hommages qui aient été rendus à la mémoire de ce grand écrivain. Quant à des monuments commémoratifs, que l'on n'en cherche pas. Ce romancier au style sobre et nerveux, qui, en tant qu'Inspecteur des Monuments historiques de France, contribua pour une grande part à la conservation des anciens édifices français et préserva des injures du temps et de l'oubli tant d'ouvrages d'architecture et de sculpture fort intéressants pour l'art, n'a pas encore vu sa mémoire perpétuée par le moindre monument. Tout au plus trouverait-on son buste couronnant la porte de la bibliothèque de Cannes. Et encore cette commémoration est-elle due à l'initiative privée. Elle a été réalisée grâce au Journal des Débats qui en 1907 entreprit l'érection de ce buste et en organisa la cérémonie.

Mais d'aucuns supposeraient sans doute que, dans ce pays de beauté qu'il a contribué à illustrer par son célèbre roman *Colomba*, sa nouvelle *Matteo Falcone*, ses *Notes d'un voyage en Corse* et d'autres écrits, il existe quelque part son nom gravé sur une pierre de ce granit corse qu'il a tant aimé et cherché. N'est-ce pas lui qui a révélé les quelques dolmens, comme la *Stazzona del Diavolo*, ou les menhirs que possède la Corse, tels que les *Stantare* du Rizzanese, ou de la Bocca della Pila ? Hélas ! Les admirateurs de Mérimée qui chercheraient son nom dans l'île ne l'y trouveraient nulle part, sauf sur cette plaque municipale et trop neuve qui date à peine de quelques mois. Alors que tant de nullités politiques sont en France insolemment statufiées pour faire croire à leur mérite, si bien qu'en les voyant bustifiées le passant se trouve mystifié. Un des meilleurs écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle, un auteur classique, devenu en moins de temps que beaucoup d'autres une grande figure littéraire, n'a reçu d'autre hommage qu'un buste dans une ville indifférente à sa mémoire, bien qu'il y ait rendu le dernier soupir.

La cité ajaccienne a trouvé en Mérimée un admirateur sincère. Le sobre et rigide écrivain qui tirait tous ses effets de la seule émotion émanée du récit, devant la rue et le golfe ajacciens, s'oublia jusqu'à leur consacrer une description, les seuls paysages qui existent dans *Colomba* et, pourrait-on

dire, à peu de chose près, dans toute son œuvre. Cet homme de pierre émouvait, mais n'était jamais ému. A Ajaccio il se trouble, il admire, il décrit...

Il était donc juste que dans cette ville il fut question en 1920, lors du cinquantenaire de sa mort, de lui ériger un monument à la fois très sobre et très représentatif. Le projet comporte une stèle très simple en granit gris ou rose surmontée d'un buste en hermès en bronze par Iselin. Au bas, sur les marches du socle, une femme est assise dans une pose d'anxiété et d'attente.

C'est Colomba elle-même qui est presque accroupie, le poing sous le menton. Et le sculpteur pourra aisément éviter l'impression de boule en donnant à la robe tous les effets de draperie qu'on en peut tirer, ainsi qu'à la figure tout son caractère bien tranché de mélancolique gravité. Sur le granit du socle pourraient être gravés ces mots extraits, sauf la dernière phrase, du chapitre V de ce roman de Colomba que Mérimée récrivit seize fois à l'hôtel Beauvan à Marseille, chaque fois en le contractant : « La jeune femme... s'assit sur un banc de pierre à côté de la porte d'entrée... Un quart



Projet du Monument

d'heure après, ouvrant sa fenêtre, Miss Nevil vit encore la dame au mezzaro assise à la même place et dans la même attitude. C'était Colomba qui attendait son frère ».

Placé au bas de la nouvelle rue Mérimée, sur un petit trottoir en triangle, en face de la grave beauté du golfe, ce monument refléterait toute l'émotion tragique que donne la lecture de Colomba, et s'harmoniserait bien avec le buste du sculpteur Iselin, qui est exécuté en traits durs, comme le caractère même de Mérimée. L'illustration ci-jointe ne donne qu'une faible idée de la signification intense que l'on pourrait atteindre.

Un comité s'est constitué pour la réalisation de ce monument. Il était composé de MM :

Paul Graziani, Archiviste de la Corse, Président.

Forsyth Major, de la Société Royale de Londres, Vice-président (décédé).

Louis Carbone, Avocat, Secrétaire Général.

Godde, Notaire, Trésorier.

Membres : F. Corbellini, Artiste-Peintre.

J.-B. Marcaggi, Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.

V. de Peretti, Chef de division à la Préfecture de la Corse.

Poli, Ancien professeur de Rhétorique au lycée Janson de Sully, à Paris.

Sylvestre Frasselo, rentier, ancien Président du Syndicat d'Initiative d'Ajaccio.

Ambrosi, Professeur d'Histoire au lycée de Bastia (aujourd'hui à Louis-le-Grand).

Malheureusement les moyens d'exécution étaient des plus précaires. On était surtout riche de bonne volonté et d'espoir... Le comité alors se résigna à simplifier cette conception synthétique, qui était une belle interprétation de l'héroïne et de l'œuvre de Mérimée, car on avait réussi à donner le raccourci de tout le roman avec les moyens les plus simples et les plus caractéristiques, réalisant ainsi un monument digne en vérité de l'écrivain et de son chef-d'œuvre. On supprima donc la figure interprétative et l'on conçut le monument dans le sens archéologique : c'est-à-dire qu'on posa comme tenant sur le piédestal carré la reproduction à ses dimensions exactes de la pierre d'Appricciani, que Mérimée avait révélée dans ses *Notes d'un Voyage en Corse*. Cette pierre mesure deux mètres douze, et le monument, buste compris, trois mètres cinquante. Mais c'était encore trop cher pour l'indigence du comité. Et l'on supprima la pierre d'Appricciani pour ne laisser que les quatre parements nus.

Que de tentatives furent faites pour réaliser ces projets ! On tâta l'opinion de Paris et des milieux mériméistes dans plusieurs journaux, et notamment par un filet du Journal des Débats, ce qui amena un résultat imprévu et merveilleux : le notaire trésorier du comité reçut une cotisation de dix francs ! Une tentative auprès de la colonie anglaise, assez nombreuse, qui fréquente la station d'hiver d'Ajaccio eut pour résultat un refus dédaigneux transmis purement et simplement par le Consul de sa Majesté Britannique. La guerre était finie, l'alliance déjà à moitié usée, et les bénéfices du change ne poussaient point les gens d'outre-Manche à la générosité... Devant cette défaite on eut l'idée de faire participer la jeunesse des écoles, et, par voie hiérarchique, on demanda d'ouvrir une souscription à dix centimes dans les écoles de la ville. Du temps coula... Puis la réponse vint, du Recteur de l'académie d'Aix. M. Battet, c'est le nom du recteur, opposa un refus formel en prétextant que les pères de famille payeraient ainsi



deux fois ! Cet argument rectoral n'a jamais été compris de ceux qui ont lu la lettre.

Tel est le triste sort à ce jour de ce monument rêvé par un artiste de bonne volonté qui voulait rendre hommage au grand écrivain. Qui sait quand il pourra être réalisé ? Il faudrait cependant si peu de chose pour son érection. Le buste ? Nous l'avons. Il a été donné au musée d'Ajaccio par le ministère des Beaux-Arts et peut sans difficulté passer sur l'emplacement public concédé par la ville. Resterait à faire le socle et la grille de protection, le tout exécuté très sobrement avec une ingénuité de lignes s'accordant avec le buste en Hermès, grâce à une simplicité de moyens qui fait un grand effet, au pied d'un pin maritime, devant ce même golfe que Mérimée a tant admiré. Ce qu'il faut, c'est trois billets de mille, y compris les menus frais de l'inauguration.

Telles sont les modestes intentions du comité, qui serait heureux de pouvoir réaliser ce projet, et navré de renoncer au premier, à moins que de généreux donateurs ne permettent de rendre à Prosper Mérimée tout ce qui lui est dû...

FRANC BARTOLI.

---

## ETUDES LITTÉRAIRES

---

### Une nouvelle lettre de Mérimée adressée en Corse

---

Nous annonçons, dans notre précédent numéro, par une note insérée en dernière heure à la fin de la publication des lettres de Mérimée, qu'une nouvelle lettre adressée encore à Morati et relative également à l'affaire B... (Bertodano), venait d'être mise en vente par un marchand d'autographes.

Acquise par M. Emile Henriot, celui-ci en a publié une partie dans le courrier littéraire du *Temps* de mardi, 17 nov. 1925, et nous le remercions à nouveau de nous avoir autorisé à la reproduire ici intégralement :

Monsieur,

Monsieur Morati sous-préfet à Bastia, à lui-même.

Paris, rue des Beaux-Arts, 10.-9 avril (1840).

Mon cher Monsieur Morati,

Vous recevrez par la poste un paquet trop gros pour une enveloppe ministérielle et qui contient un livre jaune, que je vous prie d'agréer comme un souvenir de quelqu'un qui vous aime fort. Vous n'êtes pas obligé de le lire. Il y est fort question de vieilles pierres et c'est ennuyeux à dormir debout. Je suppose que galopant (*sic*) vos 8 lieues par jour sur votre cheval noir, vous n'êtes guère tourmenté par des insomnies, ainsi il est inutile de vous en recommander la lecture.

M. Sigaudy vous a-t-il conté les cancans qu'a produits une lettre de moi lue par le seigneur de Bertodano, seigneur très curieux comme il paraît. Faites-vous conter la chose, et les tribulations qui en sont résultées pour moi. Le Journal de la préfecture d'Ajaccio m'attaquait dernièrement assez peu courtoisement sans me nommer. On me dit que M. Jourdan a été très mal pour moi dans cette occasion, j'aime mieux croire qu'il ne s'est mêlé de rien. Au surplus, me voilà en vendette régulière avec M. de B. Lorsque nous nous retrouverons en Corse, ce qui arrivera, j'espère, un de ces jours, j'espère bien diviser l'île en Bertodanistes et Mériméistes et faire tirer autant de coups de fusil qu'aux beaux jours du roi Théodore, à qui Dieu fasse paix.

En attendant, mon cher Monsieur Morati, je vous embrasse de cœur et vous souhaite joie, santé, prospérité à vous et aux vôtres. Veuillez me rappeler au souvenir de Madame Morati de Murato.

Pr MÉRIMÉE.

P. S. L'autre jour je vous ai dénoncé au Ministre comme compromettant la tranquillité publique à Bastia par les mesures ultrarigoureuses que vous prenez contre les dames qui se consacrent au bonheur de l'humanité. Vous verrez que quelque jour une révolte éclatera, dirigée par M. Sigaudy, qui, si vous n'autorisez la création d'un établissement moral, finira par faire un mauvais coup.

Cette lettre nous signale la répercussion de l'affaire Bertodano en Corse même, où une petite campagne de presse, sur laquelle il y aura lieu de revenir ultérieurement, fut déclanchée contre Mérimée. Les semaines passaient sans apporter la paix, puisque la lettre de Sigaudy étant du 18 février, au 10 avril suivant la vendette, pour parler comme Mérimée, est encore ouverte ; mais la prolongation de cette petite guerre aura permis à Mérimée d'envoyer à M. de Morati un « livre jaune », où il est « fort question de vieilles pierres » et qui n'est rien moins que ses *Notes d'un voyage archéologique en Corse*, lesquelles viennent de sortir des presses (1). Les Mériméistes noteront aussi dans cette lettre, — et n'est-ce pas pour la première fois ? — l'emploi du mot Mériméiste : il leur est en tous cas garanti par leur patron ! Le trait jovial du post-scriptum met le point final à notre publication. C'est, dirait-on, une sorte d'acharnement chez Mérimée à choquer sinon la pudeur, du moins l'affectation de la pudeur : réaction contre la morale hypocrite de beaucoup, mais esprit, en somme, de qualité médiocre.

G. COURTILLIER.

---

(1) Voir le compte-rendu de cet ouvrage, par M. F. Santoni, dans la 3<sup>e</sup> Année de la *Revue de la Corse*, nos 16, 17, et 18 (Juillet-Décembre 1922).

# TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

## CONTENUES

DANS LA SIXIÈME ANNÉE DE LA REVUE DE LA CORSE

1925

<i>A nos abonnés, à nos collaborateurs, à nos amis, par Aug.</i>	
<b>Clavel</b> ..	161
<b>I. — ART (l') MILITAIRE EN CORSE</b>	
<b>CLAVEL</b> (Auguste).... <i>Les Tours génoises du littoral de la Corse, d'après J. de Fréminville....</i>	33
<b>II. — CORSES (les) CÉLÈBRES</b>	
<b>COLONNA</b> de GIOVELLINA (Général L.). <i>Le Pape Formose.....</i>	174
<b>YVIA-CROCE</b> (Hyacinthe) <b>Antonio Guido</b> , <i>il « dottor della gran memoria ».....</i>	122
<b>III. — CORSE (La) MILITAIRE</b>	
<b>POLI</b> (Xavier)..... <i>Les Cousins de l'Empereur (Les tirailleurs corses).....</i>	29, 54
<b>VI. — DEUILS (Les) LITTÉRAIRES</b>	
<b>CLAVEL</b> (Auguste)..... <b>Arthur Chuquet</b> .....	110
<b>V. — DOCUMENTATION HISTORIQUE</b>	
<b>CHUQUET</b> (Arthur)..... <i>Documents historiques concernant la Corse.....</i>	25, 60, 158
<b>IV. — ETUDES ARCHÉOLOGIQUES</b>	
<b>ENLARD</b> (Camille)..... <i>Quelques Monuments du Moyen Age en Corse.....</i>	65, 113, 129, 162
<b>VII. — ETUDES HISTORIQUES</b>	
<b>FRANCESCHINI</b> (E.)..... <i>La Corse de 1768 à 1789, par L. Villat.....</i>	45, 80
<b>MARINI</b> (R. P. Dom Ph.). <i>Un livre au pilon. Début de la Révolution Corse (1730).....</i>	13, 88
<b>ORDIONI</b> (Léon)..... <i>Lettre de Buonaparte à Matteo Buttafuoco.....</i>	40
<b>PEYRE</b> (Marius)..... <i>Les premières années de la Corse française.....</i>	97
<b>VILLAT</b> (Louis)..... <i>La Corse en 1789 (Thèse pour le Doctorat ès lettres).....</i>	1
<b>VIII. — ÉTUDES LITTÉRAIRES</b>	
<b>COURTILLIER</b> (Gaston)..... <i>Lettres inédites de Prosper Mérimée adressées en Corse.....</i>	71, 117, 147, 201
<b>MORATI-GENTILE</b> (Fr. de) <i>Souvenirs inédits de la vraie Colomba (posthume).....</i>	52
<b>SANTONI</b> (François).... <i>L'annu Corsu de 1925.....</i>	62

## IX. — ETUDES RÉGIONALISTES

SANTONI (François).....	<i>Le problème Corse et la décentralisation.....</i>	5
-------------------------	--	---

## X. — HÉROS (Les) CORSES

FRANCESCHINI (E.).....	<i>A propos d'un Livre d'Or.....</i>	21
------------------------	--------------------------------------	----

## XI. — HISTORIENS (Les) DE LA CORSE

ALBITRECCIA (A.).....	<i>Les Corses d'après l'Histoire, la légende et la poésie, par J.E.Rossi.</i>	136, 184
-----------------------	---	----------

## XII. — ILLUSTRATIONS (Les) DE LA CORSE

MATTEI-TORRE (J. F.)....	<i>Paolo Maria Mariotti.....</i>	17
--------------------------	----------------------------------	----

## XIII. — OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

CHUQUET (Arthur).....	<i>Journal du voyage de Boswell en Corse (édit. angl.).....</i>	77
-----------------------	---	----

## XIV. — POÈTES (Les) DE LA CORSE

ARRIGHI (Paul).....	<i>Le poète Corse Maistrale.....</i>	91, 127
---------------------	--------------------------------------	---------

## XV. — PROBLÈME (Un) HISTORIQUE

MARINI (R. P. Dom Ph.).	<i>Lecrâne humain découvert à Cauro peut-il être celui de Sampiero ?..</i>	124
-------------------------	--	-----

## XVI. — PROMENADE HISTORIQUE

LECA (Dominique).....	<i>Napoléon serait-il Breton ?.....</i>	152
-----------------------	---	-----

## XVII. — SAINT-SIÈGE (Le) ET LES AFFINITES CORSES

COLONNA DE GIOVELLINA (Général L.).	<i>Les Papes Colonna....</i>	143
-------------------------------------	------------------------------	-----

## XVIII. — SOUVENIRS DE COLOMBA

BARTOLI (Franc).....	<i>Le monument de P. Mérimée à Ajaccio.....</i>	198
----------------------	---	-----

## XIX. — SOUVENIRS HISTORIQUES

CLAVEL (Aug.).....	<i>Le tombeau du Maréchal J. B. d'Ornano.....</i>	184
--------------------	---	-----

## XX. — TOURISME (Le) ANGLAIS EN CORSE

CHAUVET (Paul).....	<i>A Winter in Gorsica, by two Ladies (Un hiver à Ajaccio).....</i>	94
---------------------	---	----

Les articles contenus dans **La Corse moderne** et **La Corse touristique** sont trop nombreux pour être énumérés ici.



## La Corse Economique



*Son passé. Sa détresse, Ses richesses naturelles, Ses aspirations.*

### III. — Ses richesses naturelles. (1)

**Sous-sol. (suite)** — Il y a cent ans, l'ingénieur Emile Gueymard a écrit: « il n'existe pas de pays plus riche en belles roches polissables que la Corse. Le monde entier devrait être tributaire des magnifiques carrières que je ferai connaître, et c'est nous français qui allons dans des pays lointains porter notre numéraire en échange contre des marbres. »

Plus récemment, M. Pierre Piobb a écrit à son tour, « la Corse possède deux pierres rares et belles : la diorite orbiculaire de Sainte Lucie de Tallano, et l'euphotide verte, dite verte di Corsica, d'Orezza et d'Alésani... On les emploierait avantageusement pour compléter les bronzes d'art. Les Médicis ont orné leur tombeau, à Florence, de verte di Corsica... Mais, jusqu'ici ces richesses demeurent toujours dans leur état naturel. On n'a fait aucun effort ou presque pour les mettre en valeur. Il en est de même pour la malachite de Linguizetta et de Ponte-Leccia... Elle est cependant fort belle et très de vente pour l'ornementation. L'amiante de Tallone et d'Alesani a eu plus de succès... D'autres pierres également pourraient constituer une base d'industrie, tels les granits et les porphyres du Pomonte, la syénite d'Evisa, la serpentine d'Ersa et de Ghisoni, le calcaire saccharoïde de Piobbetta, le marbre gris de Corté, le marbre blanc de Brando, etc... »

Rappelons enfin, qu'en 1922 les édiles parisiens se rendirent dans l'île avec l'intention d'y acheter des pavés de bois et des pavés de granit. Pour ces derniers ils trouvèrent des gisements remarquables à Monte-Marcolino, à Ajaccio, à Porto-Ota, à Algajola, à la Parata, à Lumio et à St Pierre de Venaco d'où l'on a extrait jadis les pavés utilisés à Marseille. Malheureusement, faute d'organisation et de facilités de transports, rien ne fut acheté. Et des centaines de millions continuent à dormir sous terre, à la portée des mains avides de l'Homme du XX<sup>e</sup> siècle... Etrange paradoxe !!..

Ce qui est encore plus étrange c'est de voir comment on laisse perdre d'autres richesses tout aussi importantes et dont l'exploitation ne demande pour ainsi dire aucun effort. Nous voulons parler de nos eaux minérales. Chaque année, plusieurs millions de francs sortis de terre, retournent à la terre sous l'œil indifférent des insulaires et des Pouvoirs publics. Cependant la réputation des eaux d'Orezza, Guagno, Urbalaccone, Pùzzichello, Dirza etc., etc... n'est plus à faire !... Mais réjouissons-nous, la presse nous annonce que l'Institut d'hydrologie et de climatologie de Paris, procédera bientôt, à une étude approfondie de la valeur de nos eaux, plus particulièrement au point de vue de leur radioactivité !... Peut-être cette étude aura-t-elle comme conséquence logique de changer quelque chose à l'état actuel de leur exploitation !! .. Espérons !...

(1) Suite ; voir à partir du numéro 31.

\* \*

*La Houille-Blanche.* — Parmi les forces naturelles qui révolutionneront et régèneront l'économie générale d'un pays, se trouve la houille- blanche. On connaît déjà de nombreux bienfaits pratiques, apportés à l'homme, par la fée électricité. Les générations futures en connaîtront bien d'autres encore. Cependant, en Corse la fée-électricité cette fille des cascades et des chutes d'eau, persiste à ne pas vouloir se montrer !... Corsica non avrai mai bene !... Et pourtant, les forces hydrauliques de la Corse sont considérables... Le jour où l'on se décidera à les capter, à les utiliser, à les mettre à la disposition des insulaires, sous forme de courant électrique, la mise en valeur de l'île sera facilitée et deviendra rémunératrice. Il est inutile de s'étendre davantage sur ce point qui tombe sous les sens. D'ailleurs, on n'a qu'à se souvenir que la Corse est un morceau des Alpes auxquelles l'électricité est en train de donner un essor économique jusqu'ici ignoré, comme l'aura démontré la foire exposition de Grenoble 1925.

\* \*

*Gibier et poisson.* — Autres sources de richesse pour la Corse : la chasse et la pêche !...

Cyrnos exporte déjà des quantités importantes de gibiers : merles, grives, cailles, perdrix, faisans etc..., et de poissons et de langoustes. Notre maquis et nos plaines sont giboyeux, nos torrents et nos côtes sont poissonneux... Toutefois, en ce qui concerne la pêche la production reste nettement au-dessous de ce qu'elle pourrait être. Sur la côte, faute d'organisation, on ne pratique que la petite pêche. Il serait possible de faire beaucoup mieux et d'améliorer d'autant le rendement. Sans compter que la profession de pêcheur deviendrait plus lucrative et serait plus recherchée. Quant à la pêche fluviale elle se pratique sans arrêt, mais par des procédés barbares à tel point que les rivières, jamais repeuplées, deviennent de plus en plus pauvres en belles et savoureuses truites. Là encore il serait possible de parer au mal par la création d'établissements de pisciculture tels que celui créé, par M. Girod-Genêt, dans les Alpes-Maritimes. « Dans des étangs que l'on pourrait facilement organiser dans la plupart des vallées, la culture du brochet, de la carpe, etc..., donnerait aussi d'excellents résultats et nous permettrait d'approvisionner nos marchés d'une nourriture aujourd'hui à peu près inexistante, en dehors de la truite commune que l'on vend 12 à 14 francs le kilo. »

\* \*

*La beauté des paysages.* — Lorsque les théâtres donnent de beaux spectacles, « ils font salle comble », les recettes enrichissent artistes et propriétaires des établissements. De toute évidence, la majesté grandiose des sites enchanteurs de la Corse est, elle aussi, une source de revenus qui peuvent devenir considérables avec de la volonté et de l'organisation. Si le tourisme y était à la mode et si chaque touriste payait, comme au théâtre, les saines et fortes émotions qu'il y éprouve, l'île serait aujourd'hui plus riche encore que la Suisse. Car, il est incontestable que la Corse offre plus de charmes que la Suisse elle-même. Les pieds dans la mer bleue, elle élève sa puissante et robuste armature à près de 3000 mètres dans l'azur du ciel, et présente au voyageur, conquis dès le premier contact, une

telle variété de chefs-d'œuvre qu'il en emporte une impression et une nostalgie ineffaçables. Celui qui a visité Cynros, une fois, y revient une deuxième, puis une troisième... Celui qui a respiré la poésie de son air est, pour toujours, magnétisé!... Comme il serait facile d'exploiter utilement cette puissance divine et de la transformer, non en mercantilisme, mais en argent honnête qui répandrait partout autour de lui le bien-être et le goût du travail!...

Aujourd'hui, on commence à s'occuper, un peu partout, de l'exploitation de ce précieux gisement. Il faut prévoir que la propagande, l'amélioration des transports, l'organisation des autocircuits, l'ouverture d'hôtels confortables et de casinos à la mode y attireront ceux que la beauté à elle seule ne saurait toutefois attirer. N'oublions jamais que le plus grand succès de la Suisse vient de son « truquage ».

\*  
\*  
\*

Pour nous résumer, nous dirons que la constitution géologique du sol et du sous-sol peut faire la richesse agricole et minéralogique de la Corse ; elle peut très bien diriger la production vers l'extension de l'agriculture et de l'industrie, donnant ainsi à l'île un équilibre, une harmonie économiques incomparables.

Cependant, il faudrait que l'insulaire ne se contente pas de s'adapter de son mieux au milieu physique où il vit, mais encore que son action se fasse sentir sur la nature, en améliorant le climat par des assèchements, des drainages et des reboisements, etc... Et pour réaliser toutes ces belles choses, pour les réaliser vite car il y a danger de mort, il manque à l'insulaire non l'intelligence et la volonté, c'est-à-dire la capacité de travail, mais bien l'argent et l'outillage, les instruments auxiliaires de la production, c'est-à-dire, le capital !!... Qui donc se décidera à les lui apporter?... Toute la question est là... et, nous le répétons, il s'agit d'une question de vie ou de mort.

D<sup>r</sup> ZALLA.

## Sur les chemins de la Corse

Voici un livre qu'on ne lira pas sans intérêt, un livre instructif et original. On croirait que l'auteur, M. le D<sup>r</sup> Henry Aurenche, a voulu soutenir une gageure. Et de fait, rien, jusqu'ici dans les récits de voyages sur la Corse, anciens ou modernes — à part quelques rares exceptions — ne s'est approché de cette relation si complète et si vraie. On y sent le souci constant de ne dire que ce que le cœur et l'esprit ont vraiment senti et apprécié, la raison approuvé ou repoussé.(1)

De plus, l'auteur connaît admirablement le pays qu'il décrit dans un style sans recherche, mais où passe à chaque instant l'enthousiasme du poète devant la beauté, la jouissance de l'homme cultivé chez qui les réminiscences historiques ou littéraires se réveillent à la vue d'une inscription, d'une pierre, d'une ruine rencontrées au hasard de la randonnée dans l'île. Bref un livre qui dit quelque chose, qui est nourri d'aperçus et d'anecdotes vivantes, de réflexions très justes sur les hommes et les choses de Corse avec

(1) Un fort volume luxueusement édité : 15 francs.

des détails précieux, et souvent inédits sur les régions traversées. L'originalité des descriptions, la peinture des paysages, l'évocation de certains faits historiques mettant en relief telle grande figure de l'Histoire corse, telle ville ou tel village célèbre, joignent à l'ensemble de l'œuvre une qualité forte et originale.

Au point de vue matériel, l'ouvrage luxueusement présenté sous une couverture illustrée par le peintre Corbellini est irréprochable. Quinze photographies de l'auteur, tirées hors texte, proclament la beauté de Cynros. Une carte due à l'habile dessinateur qui fit celles des *Régions touristiques* et des *Itinéraires des Routes de la Corse* permet de suivre le chemin parcouru.

Quand nous aurons dit que l'œuvre s'ouvre sur l'admirable préface due à la plume savante de M. le professeur Ambrosi, nous aurons donné une idée de sa valeur.

Que ceux qui veulent écrire leurs impressions de Corse lisent et relisent les vérités contenues dans ces pages. Ils y trouveront matière à réflexion. Ils éviteront les fantaisies, les erreurs dont fourmillent la plupart des récits de voyages et dont la cause initiale est l'ignorance de leurs auteurs sur l'Histoire de la Corse, pays si complexe qu'il faut bien se garder de le juger sur de simples apparences. Écoutons plutôt cette voix autorisée :

« Ils (les auteurs) n'ont vu dans la Corse qu'un thème à contes littéraires, romantiques ou pseudo-politiques. Ils ont peint des coutumes, mais pour les critiquer, décrit des horizons, comme ils les voient partout, blâmé les habitants de leur pauvreté, ressassé des histoires qui traînent dans les bouquins. Ils ont souvent menti, plus souvent fait erreur, presque toujours compilé ! Ils n'ont pas vu la Corse, ils ne l'ont point comprise. »

M. Ambrosi donne ensuite un aperçu synthétique de l'Histoire de son pays à travers ce long passé douloureux, où, victime sanglante, la Corse se débattait contre l'envahisseur :

« Mais Gènes triomphait de tous par la ruse et faisait retomber sa colère sur les Corses. Aucun peuple ne fut avec plus de science exploité et meurtri. Aucun ne connut plus d'oppression dédaigneuse. Le tyran en vint même à vouloir que la race mourût pour garder le pays, en le peuplant ensuite avec des étrangers. Alors l'assassinat parut aux insulaires un moyen légitime d'obtenir la justice. Au lieu de le punir, Gènes le tarifa. Le sang de l'habitant fut la source importante des revenus d'Etat. Plus les crimes augmentaient, plus le fisc y gagnait ! En 10 ans l'on compta 7.000 homicides ! »

Ce n'est pas tout. Ainsi que le dit excellemment ce fils de la race, pour faire œuvre utile et vraiment impartiale sur la Corse, il ne suffit pas de connaître son histoire dans l'ordre chronologique des faits, le caractère et les mœurs des habitants, il faut encore « examiner le sol qui les vit naître, avec la même justice... ». Il faudrait tout citer de cet exposé lumineux, malheureusement la place nous manque.

C'est donc pour avoir satisfait au préalable et dans une large mesure aux vœux de l'historien que l'ouvrage du D<sup>r</sup> Aurenche se recommande à tous, et c'est pourquoi M. Ambrosi l'a souligné avec une véritable joie dans les lignes qu'il lui a consacrées.

RÉGULUS.



### Aux habitants de Bocognano

Je t'ai vu dans la splendeur de l'été, je t'ai regardé vivre comme on écoute respirer un bel enfant, comme on voit fleurir une rose... Quand le matin perce de flèches le dôme des châtaigniers, que des écharpes bleues traînent sur le Mounte d'Oro et blondissent peu à peu ou d'un seul coup, selon les accidents des rocs, j'ai vu partir les chèvres noires, aux cloches frissonnantes, dans l'envolement des papillons bleus sur les hautes herbes. On croit sentir alors la jeunesse de la terre, quand les peuples pasteurs admiraient seuls sa beauté.

Cependant, les maisons s'éveillent. Les hommes, devant les portes, fument et causent politique. Quelques uns partent, fusil en bandoulière, avec les belles mules aux reins puissants qui, le soir, descendront des montagnes avec leur charge écrasante de billots de pins.

D'autres vont, sur une aire ronde, faire écraser le blé par une énorme pierre que traînent deux bœufs, sous le ciel ensoleillé. L'or qui couvre la terre, et l'azur qui tremble de chaleur forment une féerie de couleur presque irréelle.... Pieds nus, têtes nues, d'innombrables enfants jouent, se battent, poursuivent les porcs errants, vont à l'école où, dans un noir réduit, le poète Glatigny passa la nuit si lamentablement. (1) Dans leurs yeux de velours noir passent des lueurs douces ou sauvages. On sent la race jadis héroïque, indomptable et révoltée, restée fière, stoïque devant la peine, rebelle au deshonneur. Enfants corses, qui parfois regardez dans le ciel passer les aigles, votre sang ne mentira pas...

\*\*\*

Les femmes en noir, belles statues aux hanches souples, aux seins droits, au regard doux et sombre d'orientales, ou farouches sorcières édentées, vont à la fontaine, droites sous le fardeau que leur bras maintient parfois, d'un geste noble de cariatide.

Un filet d'eau sort du roc, emplît leatement le grès emperlé de buée — et, dans l'attente, ce sont de longues conversations, seules joies de ces femmes travailleuses, aimables et résignées, chez qui le dur labeur, les maternités nombreuses, l'obéissance passive ont vite éteint la flambée riieuse de la jeunesse.

Elles reviennent vers le foyer qu'elles ont toujours connu, qu'elles ne quitteront jamais, humbles vestales. Si quelques coquettes maisons rappellent les villages de France, d'autres sont formées, comme les murs corses, de pierres amoncelées sans ciment, avec quelques ouvertures irrégulières. Par les portes béantes on voit dans les parois latérales les trous recevant jadis les deux bouts d'une poutre, servant de barricade contre « l'ennemi ». Le sol de terre battue où picorent les poules, quelques meubles, les

---

(1) Voir *Revue de la Corse*, le récit de cet incident, n° 25 (Janvier-Février 1924).

petites lampes italiennes de verre ou de cuivre, remplies d'huile et l'âtre très grand, en auvent sur la grata ou pierre du foyer. Quelques maisons à étage ont un escalier où se chauffent, telles des chats, les vieilles montrant sous le fazzoletto un visage brun, creusé de sillons comme la terre des champs. Elles égrennent un chapelet ou filent sur la rocca le poil de chèvre dont on fera le lourd et chaud pelone.

Quelques cultures s'accrochent aux pentes de la montagne, mais la principale nourriture vient des châtaignes, des chèvres dont le lait parfumé fait le fromage de broccio, et des pores opulents qui, avant d'enrichir de leurs dépouilles les poutres enfumées, parcourent en seigneurs le village où, grâce à eux, règne la propreté.

La paix des matins d'or plane sur les maisons, où les humbles travaux relient les ménagères, mais parfois leurs voix s'élèvent pour charmer cette monotonie. Chant d'amour, plus souvent de mort ; sur un rythme étrange et plaintif se suivent les vers imagés, pathétiques ou dolents. Chaque couplet s'éteint en un long murmure prolongé jusqu'à bout de souffle. Ces chants parfois fous de douleur ou poignants de mélancolie renferment toute l'âme de la pauvre Corse, oubliée, opprimée, ravagée, où, dans le sang, germe la fleur des chansons, âprement parfumée comme celles des maquis. Pauvre Corse qui maintenant, tranquille et plus douce, chante toujours la haine, la vengeance et la mort par la voix grave de ses femmes.

Sous les fusils suspendus à l'âtre, le feu clair fait cuire la soupe de jambon, la bouillie de châtaignes. Pour le repas, les hommes seuls s'asseyent. Les femmes les servent et se restaurent quand les « maîtres » ont fini. Et la place du père de famille est toujours marquée même si la mort ou l'absence l'en ont éloigné.

Le soir ramène les chèvres au pis gonflé, qui, soulagées par la traite, rentrent à l'étable ou se couchent sur l'appui des croisées. Interpellés par de vibrants « *Lirioli ! Kirioli, Kio ! Kio ! Kio !* » les pores noirs, hérissés comme des sangliers, accourent de tous les coins du village pour recevoir leur pâtée. Puis les clameurs s'apaisent.

Dans le crépuscule hâtif des pays méridionaux, les paysans font la veillée dehors, goûtant l'ombre après le brasillement du soleil couchant, qui fit du ciel un immense drapeau de rose et d'or, au dessus des forêts et de la mer lointaine.

Sur le ciel couleur de lavande, puis couleur de nuit, le sombre Mounte d'Oro blanchit mystérieusement ; les arêtes lumineuses se précisent, des lignes noires dessinent les torrents. Tout s'inonde d'une lumière invisible. Et la lune bondit au dessus de Capitello.

La route s'anime et vibre de chansons. Séparés des « étrangers » les villageois vont en groupes, filles et garçons semblant s'éviter ; mais les voix et les regards, chastes et passionnés, nouent d'invisibles liens entre les amoureux. Un paysan chante :

« Io sentiro la pace  
Salire in mio core »

Et la paix des montagnes s'élève dans les cœurs.

Les Dimanches éclairent un peu les tranquilles semaines. Après les offices, les femmes drapées de leur châle comme d'un peplum, les jeunes filles aux « mouchoirs » clairs goûtent la douceur du repos. Les hommes, ignorant, pour leur bonheur le café et le cinéma, se réunissent sous les ombrages pour causer politique, jouer au loto en s'abreuvant d'eau claire ou à la « Mora » dans les salles enfumées. Les doigts, lancés au hasard par les deux partenaires, doivent former le nombre crié, hurlé plutôt, en de sauvages vociférations.

Dans le lac paisible des jours, les seuls remous sont causée par les grands mystères de toute vie : la naissance, l'amour, la mort. Aux bras des femmes, les enfants demi-nus rappellent les Jésus sur le sein des madones. C'est le plus bel enfant du village qu'on roule sur le lit futur des époux, en installant leur maison la veille de leur mariage. En procession rieuse, on porte, avec meubles et vaisselles, un coq dans un panier, signe de prospérité. Le lendemain, des coups de fusil, célèbrent la joie de l'hymen.

La mort est tragique, en ce pays de sombre ardeur. Dès que le corps a rendu l'âme, que revêtu d'un habit neuf, le menton noué du « frischettu » il est couché sur la tola, longue table qu'on met parfois dehors, devant la maison, quand la famille a fait avec le cierge la « crociata » et commencé la « sgridatu », les pleureuses parcourent le village cachant leur front sous le mezzaro, hurlant à la mort, frappant partout pour crier le malheur. Elles reviennent échelonnées, les vêtements en désordre et commencent des laments dont la plainte déchire le jour et la nuit. Hélas ! c'est en vain qu'une sorcière a « signé » le malade, qu'on a égorgé sur son front des poulets, mis sur sa poitrine un crapaud dans un sachet, la « ladra pe danella », la Mort, voleuse au pied léger l'a ravi. Il est aussitôt paré des vertus les plus éclatantes. Comparé à une fleur, à la lune brillante, à la grappe de raisins dans les feuilles, à une voile sur la mer, on l'interpelle sur des vers de sept syllabes, rimés ou assonancés, dont les couplets, sur une longue finale, s'interrompent brusquement, pour reprendre dans un cri brusque, hoquet de désespoir, quand le menuisier a porté « la caisse » où l'on enferme et cloue le mort, au milieu des cris déchirants. Arrive la file des pénitents, les hommes de la commune, vêtus d'une chemise blanche, d'une cape rouge et d'une cagoule laissant voir les yeux luisants. Tenant un cierge à la main, suivant en chantant le porteur de croix, ils vont conduire l'ami à l'éternel repos. Parfois, pour aller des hameaux à l'église, le cortège suit la voie ferrée, les beaux viaducs qui donnent au paysage la majesté des campagnes romaines. Au cimetière seuls les hommes pénètrent, les femmes meurtrissent leurs doigts aux grilles, pleurant, chantant, dansant de désespoir.

Puis la vie reprend, lente et résignée, flot mêlé d'ombre et de lumière, comme les torrents. Après le printemps embaumé, l'été splendide, vient l'automne, ses premières pluies, le retour des troupeaux des bergeries de Cappiaja et de Cappiajola, la récolte des châtaignes, sous les arbres puissants, quelquefois millénaires, qui voient à leurs pieds la ronde des cyclamens aux ailes roses, comme des elfes tournant autour d'un géant.

Puis la neige met son voile de douceur sur les montagnes et les

cimes virginales, patientes d'être éternelles, attendant les floraisons futures.

O belles et pures, je vous ai aimées en toutes saisons, gardiennes du village paisible qui doit son nom à vos grands bois sauvages. Et je ne puis songer au Mounte d'Oro, sans me rappeler l'inconsciente poésie d'un petit berger qui n'avait jamais quitté sa montagne et me disait : « C'est de son sommet que j'aime à voir la mer avec presque toute l'île à mes pieds, au soleil couchant, quand il tombe dans l'eau comme une petite goutte de sang ! »

Renée HUMBERT-GLEY.

## NOCTURNE CORSE

La nuit, voilant de crêpe l'éclat multicolore de la vallée Otaise, suspend, parmi les rochers noirs et l'ombre tourmentée des oliviers, sur les pentes obscurément vivantes de la vallée, une poésie, lourde de mystère, et mêlée d'épouvante.

Au ciel en deuil flambent des milliers d'étoiles. Le décor alentour, sous la clarté lunaire, apparaît de rêve ; les pierres sont mauves, la poussière bleue. Un vent froid voyage près du torrent, dans les buissons noirs. L'eau chuchotante ouvre des colliers d'argent aux récifs. Des châtaigniers meuvent au vent leurs ramures, et des ombres bizarrement vont et viennent sur le sable gris.

La brise, qui flotte au ras de la terre féconde, enveloppant de baisers de myrte d'or, les lauriers verts, et, près des eaux vives, la feuille grasse de la menthe, apporte, du secret de l'ombre des bouffées de vie enivrantes. Et, vibrante dans les herbes sèches, la voix éperdue des cigales monte, archet mystérieux, jusqu'à l'extrême fibre de l'âme.

Mais, si doux que soit l'air, si tiède soit la caresse des choses, nul ne saurait en cette étrange vallée, goûter longtemps la langueur des nuits orientales. L'épais maquis qui domine la route du Larto, près de la tombe, sous des flots laiteux de lune, s'agite confusément, comme hanté de surnaturels promeneurs... Et c'est l'heure où revient en mémoire l'histoire de fantômes, le conte terrifiant dont s'hallucinent nos jeunes solitudes. Comme les ombres bougent sur le sable gris ! — Le vent fraichit, errant dans les branches funèbres, et glisse jusqu'au fond des os une terreur délicate. Au-dessus de nous, les monts bleuis de lune s'enfoncent dans le ciel d'étoiles, d'où tombe une horreur sacrée.

Et je me demande alors si ce ne sont point de très antiques terreurs, celles dont nous frissonnons en des nuits pareilles, l'inquiétude ancestrale du paysan en guerre, toujours épié et épiant, pour qui tout rocher cachait un fusil, pour qui tout bruit dénonçait l'ennemi à l'affût, tout proche, et il me plaît de penser qu'au milieu de notre heureuse quiétude aujourd'hui, ce sont les angoisses d'un très lointain passé qui nous assiègent dans l'ombre, sollicitant, par delà notre être, les générations endormies.

Dominique LECA







3. — Nous continuerons avec plaisir, comme nous le faisons depuis 20 ans, à donner bénévolement tous les renseignements désirables aux personnes venant nous consulter en vue d'une excursion en Corse : Itinéraires préférables, hôtels recommandés, excursions principales, curiosités les plus remarquables, etc.

4. — Nos anciens abonnés qui ne possèdent pas encore le *Catalogue des ouvrages sur la Corse*, établi à leur intention, peuvent toujours nous le demander (joindre un timbre). Nous continuerons à les renseigner sur les ouvrages qu'ils pourraient désirer et à leur envoyer ceux que nous avons édités, ainsi que l'*Indicateur de la Corse* que nos correspondants, comme les touristes, trouveront toujours dans nos bureaux (prix : 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75).

5. — Nous n'avons nullement l'intention de renoncer personnellement aux études historiques et littéraires sur la Corse pour lesquelles nous possédons une documentation exceptionnelle, fruit de longues années de travail et de recherches, et qui depuis longtemps ont captivé notre attention. Mais notre résolution est bien arrêtée de ne plus rien éditer de ce genre et de toujours recommander de rester fidèle à la *Revue* que nous avons créée comme étant la meilleure publication que puissent rechercher les Corses s'intéressant à l'histoire de leur pays.

6. — Nous avons le projet d'achever tout d'abord le plus tôt possible — si de nouvelles majorations de prix n'y viennent pas mettre obstacle — l'important *Dictionnaire descriptif des communes de la Corse* dont nous avons souvent parlé. Il occupait déjà une cinquantaine de pages dans notre *Indicateur* d'avant-guerre. Il en aura plus du triple avec de nombreuses monographies illustrées et formera un répertoire documentaire précieux à consulter. Nous aurons d'autant plus le désir de le terminer qu'un grand nombre de pages est déjà composé.

7. — Nous conseillons aux abonnés de la *Revue* qui ne possèdent pas encore toutes les années parues de nous faire la demande de celles qui leur manquent tandis qu'il en existe encore (chacune des 4 premières : 10 fr.).

Dans quelques années elles seront introuvables et leur valeur aura augmenté.

8. — Nous engageons nos lecteurs à donner à leurs amis le bon conseil d'enrichir leur bibliothèque par la collection des six premières années de la *Revue de la Corse* ; ce dernier numéro ayant été complété de façon à ne laisser aucune lacune dans le cycle d'études publiées.

Ces six années sont actuellement expédiées franco au prix de 50 francs qui pourra être augmenté. Les 3 N<sup>os</sup> qui manquent (2, 7, et 8) n'avaient au début qu'un nombre moindre de pages et leur absence nuit fort peu à l'ensemble.

La richesse et l'abondance de la documentation historique, littéraire et économique contenue dans cette collection unique lui assurent une valeur qui progressera avec le temps.

9. — Nous appelons à nouveau l'attention sur les *Itinéraires descriptifs des routes de la Corse* qui offrent une documentation véritablement exceptionnelle. Aucun ouvrage ne renferme une telle abondance de renseignements topographiques dont l'utilité et la précision ont surpris ceux qui l'ont consulté. On ne le trouverait nulle part ailleurs, car si nous faisons aux libraires la remise habituelle sur son prix de 10 francs, nous le vendrions moins cher qu'il nous coûte. Ce travail considérable, dont la disposition typographique est fort onéreuse, étant notre propriété, ne sera pas réimprimé. (franco : 11 fr. ; rec. : 11 fr. 50.)

On aurait tort de croire qu'il n'est utile que pour la circulation en Corse, car son index permet d'y puiser des renseignements qu'on ne trouverait nulle part ailleurs, tels que : *cols et ponts principaux ; maisons forestières et cantonnières ; mines et carrières ; forêts domaniales, ports et marines, etc.*

10. — Terminons en rappelant que le versement à notre compte-postal, N° 211.44, est le mode de paiement le plus pratique et le plus économique, avec faculté de correspondre sur le talon du mandat remis par la poste.

Nous engageons les lecteurs nous faisant un envoi à y joindre le montant de leur renouvellement pour la septième année (15 francs) que nous transmettrons avec plaisir à notre successeur, M. Ambrosi, le nouveau directeur.



## AVIS UTILE

Nous engageons les fidèles abonnés de la *Revue de la Corse* à envoyer, sans plus tarder, à la nouvelle direction, leur renouvellement pour 1926, en versant le montant (France : 15 fr., Etranger : 20 fr.) au compte postal N° 813.42 de M. A. Ambrosi, 6, rue Git-le-Cœur, à Paris.

Ils peuvent, certes, avoir la plus entière confiance dans l'intérêt et l'irréprochable tenue des années qui vont suivre sous la direction du savant fondateur du Musée de la Corse et du continuateur de l'abbé Letteron dans la publication des Bulletins de la Société des Sciences de la Corse.

## L'ANNU CORSU

pour 1926

MM. P. Arrighi et A. Bonifacio viennent de publier, pour la quatrième fois, leur élégant « *Almanach illustré des Lettres Corses* » qui surpasse, en quelque sorte, par la valeur, la variété et l'intérêt des articles, les volumes des années précédentes.

La première partie offre un choix judicieux des œuvres d'auteurs Corses s'exprimant dans le langage insulaire, parmi lesquelles on remarque celles de M. A. Bonifacio, et la partie française permet d'apprécier les œuvres des écrivains Corses qui excellent dans les lettres françaises.

Le volume d'environ 300 pages, en papier de luxe, est orné d'abondantes illustrations, soigneusement tirées, parmi lesquelles il faut surtout remarquer seize portraits d'auteurs Corses.

La série commence par celui de l'historien M. A. Ambrosi, représenté dans son cabinet de travail, examinant une statuette découverte dans les fouilles d'Aleria. M. Paul Arrighi a écrit la biographie de ce savant continuateur de l'abbé Letteron. C'est à lui que l'on doit la résurrection de la Société des Sciences de Bastia et de son Bulletin qu'il dirige remarquablement depuis 15 ans, — comme il dirigera *La Revue de la Corse* dont il vient d'être chargé. C'est encore une notice de M. P. Arrighi qui accompagne le portrait du grand artiste Corse, le peintre Pierre Dionisi, grand prix de Rome à 19 ans, et qui eut un succès retentissant à l'exposition de ses tableaux dont quelques-uns sont reproduits dans le volume.

Cette quatrième édition, où l'exécution lutte de perfection avec la com-

position, inspirera certainement le désir de posséder les 3 années antérieures dont nous possédons encore quelques exemplaires et qui constitueront une collection dont la valeur ne pourra qu'augmenter. Rappelons qu'il suffit de verser le montant au compte postal de M. A. Clavel, n° 211. 44, Paris. Prix : 5 fr. Franco : 6 fr. recom. 6 fr. 50.

### L'Agenda P. L. M. pour 1926

Cette publication, trop modestement dénommée « *Agenda* », est un magnifique Album de luxe qui renferme sous une reliure bleue, noire et or, des chroniques rétrospectives ou d'actualité, des contes et nouvelles, 16 illustrations hors texte en couleurs qui sont de véritables aquarelles, etc.

La Corse est largement représentée dans ce beau volume par de nombreuses illustrations accompagnées de texte et par 4 pages d'introduction dues à Pierre Bonardi. C'est le col de Bavella qui est reproduit dans les cartes postales artistiques jointes à l'ouvrage dont le prix est de 7 francs (franco 9 fr.). Se hâter d'adresser les demandes au service de la publicité du P. L. M. 20, Boul. Diderot, Paris, car l'édition s'épuise rapidement.

### Almanaccu per 1926

Nous recevons, au dernier moment, l'almanach publié, pour la quatrième fois, par M. Pierre Rocca.

Ce fort volume d'environ 250 pages, en grand format, renferme un grand nombre d'articles variés, en langage corse, et de gravures dont beaucoup inspireront des critiques très justifiées.

Nous avons surtout remarqué une intéressante série de biographies, avec portraits, de Corses rendus célèbres par leur mérite. Cette publication régionaliste, dont l'exécution typographique a été très soignée, est du prix de 5 francs, franco 6 fr. adressés au compte postal de M. Pierre Rocca, n° 45-82, Marseille.

## INDICATEUR CLAVEL

### Guide général de la Corse

17<sup>e</sup> Année — N° 44 — Hiver 1925-26  
édité par les compagnies :

*P. L. M. - Fraissinet. - Ch. de fer la Corse*  
avec 4 cartes postales détachables

Prix : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75

Compte postal de M. A. Clavel,  
N° 211-44, Paris.